safac

Folklore de Champagne

N°68

10 FF

6e FESTIVAL DE DANSE CHAMPENOISE SAINT-ANDRE-LES-VERGERS

17 & 18 MAI 1980

Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois

Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint Parres lés Vaudes

Gérant

Jean Daunay

Conseiller technique

Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel

Jean Déguilly

C.P.C. Safac 16.832.44 Paris

Abonnements

De soutien	40 F
Simple	30 F
Etranger	50 F
Bienfaiteur	100 F

Points de vente

Jean Daunay
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint Parres lés Vaudes

Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV 10000 Troyes

JANVIER 1980

numéro 68

LA FAUX

Enquête

Jean Daunay

Photos

Jean Daunay
Roger Penard

Croquis

Pierre Doussot

Maquette

Gilbert Roy

Impression offset
Imprimerie SONODA
Z.I. La Maladière
10300 Sainte Savine
Dépôt légal 4e trimestre 1979
Commission Paritaire n° 53035

Reproduction interdite
sauf autorisation de l'Editeur

MOISSONS ET BATTAGES... A L'ANCIENNE.

Quelques pionniers ont donné l'exemple et nous assistons actuellement à une floraison de « Fêtes de la moisson et des battages ».

On a sorti la faux armée, le coffin et la pierre. On a retrouvé le tour de main pour la confection des liens.

A défaut de chevaux, c'est un vieux « Vierzon » qui a tracté la javeleuse, la lieuse et entraîné le mécanisme du battage.

Et de nombreux curieux sont accourus pour découvrir ou revivre les gestes des moissons d'autrefois.

Charbuy, dans l'Yonne, qui organise depuis 1977, chaque année, une telle manifestation édite à cette occasion, une brochure illustrée fort documentée et du plus haut intérêt.

En 1979, dans l'Aube, l'expérience a été tentée avec succès, en particulier à Vitry-le-Croisé et à Mesnil-Saint-Loup.

Dans ce dernier village, une exposition en plein air présentait les outils et le matériel anciens recueillis chez l'habitant. Les travaux de moisson et de battage à l'ancienne se déroulaient parallèlement avec la finale du Concours départemental de Labours (avec tracteurs et matériel ultra-moderne).

A Robert-Saint-Albin (Oise), une vieille locomotive et une batteuse 1900 ont retrouvé leur souffle pour quelques heures.

Nous nous reprochions de n'avoir pas donné suffisamment place, dans notre Revue, au monde agricole et nous avons lancé notre vaste enquête sur les Travaux des champs... autrefois.

Non seulement nos adhérents ont été nombreux à nous entendre mais il semble que le besoin se soit fait sentir, ici et là, de prendre ce même chemin que nous avons pris.

Nous en sommes heureux.

Marchons ensemble, au coude à coude. Pendant qu'il en est temps encore. Pour tenter de sauver de l'oubli, la vie de nos cultivateurs champenois d'hier et d'avant-hier.

J. DAUNAY.

Nous n'aurons garde d'oublier, dans cette magnifique aventure, les collections comme celle de M. Penard à Villy-le-Maréchal, comme celle de la Bertauge, à Châlons, et la toute nouvelle ferme-musée de M. Brès à Saint-Léger.

Photo de couverture I : **Urville - octobre 76 photo Michel Foucher.**

Photo de couverture IV : **Un faucheur à Villeneuve-au-Chemin vers 1870 (Plaque de verre).**

LA FAUX

FAUX ou FAULX (du latin falx), instrument d'agriculture avec lequel on coupe les fourrages et les céréales. C'est en général une grande lame mince, en acier, légèrement arquée, tranchante du côté concave, pointue par un bout et ayant par l'autre une poignée qui sert à la fixer, au moyen d'une virole et d'un coin, à l'extrémité d'un manche en bois de près de deux mètres ; la surface inférieure de la faux est convexe : du côté du dos est une nervure qui va former une pointe.

On nomme faux à râteau ou à ramassette, une faux munie d'une claie très légère qui s'adapte d'une part dans le bout du manche et de l'autre au dos de la faux dont elle suit la courbure ; les tiges de blé coupées, s'appuyant contre ce râteau sont portées debout et sans secousse jusque dans l'andain, monceau que forment, ensemble, ces tiges...

La fabrication des faux fut longtemps concentrée en Allemagne et en Styrie. (1) Aujourd'hui on en fabrique en France, surtout en Franche-Comté et dans le Midi.

On distingue les faux façon d'Allemagne auxquelles on donne le tranchant par le martelage et la faux façon anglaise qu'on aiguise sur la meule.

M. N. Bouillet. Dictionnaire universel de Sciences, de Lettres et des Arts. 7e édition. Paris Hachette 1864.

La faux est donc un instrument à usage agricole conçu *de façon à ce que le tranchant aborde obliquement les tiges pour les scier (2).*

Elle est « armée » quand on la dote de cette claie qui lui permet de recueillir les épis que sa lame vient de faucher. Elle est dite « champenoise » quand elle est nue, et composée essentiellement d'une lame et d'un manche.

On distingue la pointe de la lame, opposée au talon, le tranchant qui suit à peu de chose près, la même courbe que la nervure. Une queue la rend solidaire du manche. Ce manche comporte une ou deux poignées.

Notre propos étant de traiter de la fauche des céréales, nous n'évoquerons pas l'usage de la faux nue ni celle du faucillon (3). En revanche, nous nous intéresserons à la faucille, à la faux armée, ainsi qu'à la sape et au volant, instruments avec lesquels on a fait la moisson, autrefois.

FAUX ET FAUCILLE

Un manuel à l'usage des écoliers, datant de la fin du 19e siècle (4) fait l'éloge de la faucille. *Beaucoup de plantes agricoles sont séparées du sol par la faux ou la faucille. La faucille est moins pénible à manier que la faux. Elle permet d'employer les femmes, les jeunes gens et jusqu'à des vieillards, tandis que la faux exige le concours d'hommes robustes et habiles et ne peut se passer d'ouvriers auxiliaires.*

Celle-ci, en revanche, expédie plus d'ouvrage que la faucille et rase de plus près le sol. La faux, toutefois, ne peut être employée partout ni dans toutes les circonstances ; elle fonctionne mal dans les terrains très pierreux et lorsque les récoltes sont versées : dans ces deux cas, il est préférable de recourir à la faucille ou, mieux encore, à la sape.

Jusqu'alors ou, tout au moins, jusqu'au début du XIXe siècle, seule la faucille était employée pour faucher les blés. Les faux n'étaient utilisées que pour les prés.

Dans le livret programme qu'il édite à l'occasion de la fête annuelle de la moisson à Charbuy (Yonne), Joël Nevers a relevé le prix de divers instruments agricoles, avant et après la Révolution. On ne trouve pas mention de faux. Par contre, les faucilles sont souvent mentionnées :

En 1704, chez Sulpice Lefèvre : 5 faucilles et une serpe sont estimées une livre.

En 1811, chez la veuve Berdin, à Brécy (Charbuy), 7 faucilles valent 6 F.

Les faux étaient importées de l'étranger. La France ne réussit à en fabriquer que vers 1815 (5). Bien entendu, ce nouvel outil eut ses détracteurs. On lui reprochait de couper trop bas la céréale et de détruire les nids de cailles et de perdrix, de ne plus laisser suffisamment de paille dans le champ où venaient ensuite paître les bestiaux. On l'accusait surtout de favoriser chez l'utilisateur certaines maladies dues à la position courbée du moissonneur.

Jusqu'alors on n'avait moissonné qu'avec des faucilles, instrument dont l'usage remonte à la plus haute antiquité. *Les toutes premières étaient en bois et coupaient grâce à des éclats de silex taillés, encastrés dans le bois fendu et collés par du goudron. Puis vinrent les faucilles de bronze et enfin de fer, qui avaient la même forme, en arc de cercle, que celles que nous connaissons aujourd'hui.*

(R. Clérin).

La faucille était conçue pour scier les céréales alors que l'herbe était, tranchée, coupée,

fauchée. Une enquête faite dans la région de Troissy-Bouquigny fait état des us et coutumes de Châtillon-sur-Marne, en 1855. On trouve dans ce document, nettement différenciées, les deux opérations. *Travaux à la tâche ou à l'entreprise : sciage et fauchage des récoltes.*

Thévenin, dans son Histoire de la commune de Rouvres-les-Vignes, écrit. *Les moissons se faisaient à la faucille. Dans les fermes importantes, il y avait le Grand Ordon, comprenant 18 à 20 personnes. Le Chef ou Roi sonnait le rappel, le matin, dans une corne de chèvre puis on se mettait au travail dès l'aube.*

C'est avec une faucille que, pendant des siècles, on a coupé le blé. L'introduction de la faux a donc été, en soi, une petite révolution.

Caillat, dans sa Monographie de Prugny, indique comment, vers 1878, le changement s'est opéré dans ce village. *Les faucilles ont presque toutes disparu depuis le jour où j'ai mis la main à la faux pour montrer à faucher.*

C'est, en effet, vers la fin du XIXe siècle qu'on a substitué la faux à la faucille.

Ville-au-Bois-lès-Soulaines, 1877. *La faux a remplacé la faucille. (6)*

Messon, 1877. *Les faucilles qui existaient encore il y a quelques années ont presque disparu. (7)*

Lhuître, 1883. *La faux a complètement remplacé la faucille. (8)*

Vougrey, 1880. *La faucille a fait son temps ; elle est remplacée par la faux. (9)*

Brienne-la-Vieille, 1880. *La faux a été substituée à la faucille. (10)*

Montpothier, 1890. *On n'utilise plus la faucille depuis 1870-1880. (11)*

Origny-le-Sec, 1890. *Le blé était (encore) coupé à la faucille mais plus souvent avec la faux munie d'un bâti de bois nommé « javié » (12)*

La faux avait désormais supplanté la faucille. Il est vrai que la rareté des ouvriers avait poussé le monde agricole à adopter le nouvel instrument (13) qui permettait de moissonner avec un personnel moins nombreux.

La faux constituait un progrès certain. On fauchait plus vite avec elle et avec moins de peine ; les céréales étaient coupées plus au ras du sol et plus régulièrement. *Le faucheur à la faucille était plié en deux pour accomplir son travail et il fallait environ une dizaine de coups de faucille pour obtenir le résultat d'un seul coup de faux.* (P. Doussot).

C'est vers 1900 que semble se situer le changement. A cette époque, m'a dit Mme Caillet de Rumilly : *les hommes fauchaient avec la faux à crochets et mon grand-père avec la faucille à dents et la sape.* La nouvelle génération avait adopté l'instrument moderne tandis que l'ancienne s'en tenait encore à ses habitudes ancestrales.

La faucille était constituée par une lame d'acier en forme de croissant dont le diamètre de la courbe variait entre 25 et 30 cm. Son tranchant comportait des dents très fines qui faisaient que la faucille ne coupait pas mais sciait les tiges. Cette lame était emmanchée dans une poignée de bois d'une douzaine de centimètres de longueur. (P. Doussot).

M. Clérin précise *La faucille est une lame d'acier d'environ 2 cm à la base (10 lignes) formée en croissant ouvert de 32 cm (1 pied) de diamètre. Elle est garnie de petits crans qui scient la paille.*

C'est le procédé le plus ancien (pour moissonner) dit-il, *c'est aussi le plus lent et le plus pénible. Le faucheur tient la* **manvée** *d'épis dans la main gauche. De la droite il donne le coup de faucille puis il dépose cette poignée sur le lien. Lorsqu'il a réuni ce qu'il peut tenir sous un bras, il lie sa gerbe. Et ainsi de suite. En laissant une* **éteule** *de 15 à 18 cm de haut.*

Non content de projeter son instrument sur les tiges à sectionner, le moissonneur à la faucille donne à la lame de son outil un mouvement de va et vient qui rappelle celui de la scie. Son geste est donc caractéristique et différent de celui de la fermière qui coupe de l'herbe pour ses lapins armée d'un faucillon à lame coupante. **Scier la paille** n'est pas la couper.

Chaque coup de faucille abattait 35 à 40 cm de céréale (M. François. Bisseuil).

Pour moissonner un are avec une faucille, en 1800, il fallait compter une heure. (14). A Rumilly, Elisabeth Carré faisait son **quartier** (12 ares) dans sa journée ; on la citait en exemple.

Quand la faux eut délogé la faucille, on ne perdit pas pour autant l'habitude d'utiliser l'ancien outil, dans des circonstances bien précises, et pour des travaux bien définis.

J'ai **scié** *du seigle pendant la guerre de 1914 avec une faucille, nous dit M. Maurice Crenilliers, de Balnot-sur-Laignes. Plus personne n'était capable de faucher du seigle à la faux. Les hommes valides étaient mobilisés. Mon grand-père n'avait plus la force de manier la faux. Une brave dame nous a montré à nous servir d'une faucille.*

Vers 1904, le père Valet venait de la Nièvre avec ses cinq enfants, pour être bouvier à la sucrerie de Sainte-Menehould. Il arrivait à Verrières, au moulin du Haut avec, pour tout bagage, sa **seille** *et son ânesse. (Le mot* **seille** *s'employait, il y a très longtemps pour désigner la faucille).* (Mme Procureur).

Maman a encore faucillé son champ de seigle en 1885. Elle ne voulait pas abîmer la paille qui lui servait à **accoler** *aux vignes. Elle avait 20 ares de seigle dont elle gardait la paille. Le grain était vendu.* (Mlle Chollot Courteron).

On a continué d'user de cette faucille pour aménager la paille dont on avait besoin pour certains usages particuliers, celle de seigle en particulier. La faucille a servi pour récupérer les céréales couchées que la faux ne pouvait atteindre. Elle a été aussi longtemps utilisée par les ramasseurs qui s'en servaient pour rassembler les épis coupés et les mettre en javelles.

A Montpothier, M. Romanens se souvient d'un champ de céréales complètement aplati et fauché à la faucille par un ouvrier venu du Nord ou de Belgique (avant 1914). M. Mizelle d'Avant-lès-Marcilly, a encore faucillé son avoine, versée par la pluie, en 1979, non avec une faucille ancien modèle mais avec un instrument plus petit, toujours cranté, le seul qu'il ait pu encore trouver dans le commerce. Plus la faucille sert, dit-il, plus les crans sont apparents et efficaces ; on dirait qu'ils se creusent au fur et à mesure que la lame travaille.

L'usage de la faucille ne s'est donc pas perdu du jour au lendemain. On a commencé à utiliser la faux pour faucher les avoines qui avaient été semées sur un terrain spécialement préparé et roulé (15). Les autres céréales étaient encore récoltées à la faucille.

Elle n'a donc jamais été tout à fait abandonnée.

Pas plus que la faux n'a été complètement délaissée lorsque les machines ont fait leur apparition.

UNE BONNE FAUX

Sa lame est en acier, légèrement concave, arquée. Elle se termine en pointe, en un croissant plus ou moins prononcé. Elle est ourlée à son bord supérieur d'une nervure qui assure la rigidité de sa tenue : c'est le dos de la lame. L'autre bord est le tranchant. L'extrémité non pointue, contre le manche, est le talon.

La lame est aussi appelée fer de faux. Sa longueur est variable : 80 cm en moyenne. Elle est plus ou moins concave ou plate. Elle est portée par un manche en bois d'environ 1,55 m de longueur, muni en son milieu d'une poignée également de bois, légèrement recourbée.

La faux s'achetait chez le quincaillier.

La qualité de son acier était primordiale.

Elle était livrée brute c'est-à-dire non affûtée. Le choix en était délicat et le futur utilisateur devait tenir compte de ses dimensions — elles devaient répondre à sa propre physiologie —, de son poids, de sa maniabilité, de sa forme et de la qualité de son acier. (P. Doussot).

M. René Morot, de Pouan-les-Vallées, décrit ainsi la faux : *La faux comporte deux parties : la lame et la monture. La longueur et la forme de la lame varient selon qu'elle sera utilisée pour la coupe de l'herbe ou la fauche des céréales.*

La lame de faux comprend la côte qui est l'armature de la lame et en assure la rigidité, de la pointe à la queue de fixation, sur la monture. Elle comporte une partie légèrement arrondie, le dos, qui repose et glisse sur le sol au cours du travail, puis le taillant, partie tranchante de la lame, de la pointe jusqu'au talon, qui permet la coupe de l'herbe ou de la céréale.

La faux employée pour faucher l'herbe avait généralement 26 pouces de long, soit environ 70 cm. Pour le blé, on employait une faux de 28 pouces soit 75 cm. De même pour les avoines. Certains faucheurs de fort gabarit employaient, pour les avoines, une faux de 30 pouces. (M. H. Multier à Rachecourt-Suzemont).

Une faux devait durer longtemps. Son achat était important. On demandait au quincaillier ou au marchand qui passait au village, de proposer 3 ou 4 lames. Chacune d'elles était testée. L'acheteur la laissait pendre à l'un de ses doigts et la frappait avec un objet métallique. Celle qui sonnait le plus clair était choisie de préférence aux autres, jugées de moindre qualité. (M. M. Crenilliers, Balnot-sur-Laignes).

Plus le son est clair, meilleure est la faux, dit-on de même à Assenay. (M. Pierre Jacquinet).

Si le son était clair, dit M. Clérin de Villeneuve-au-Chemin, *c'était signe de bonne*

qualité, d'un bon acier. — L'acier de Styrie était réputé. — Si la lame ne résonnait pas bien, c'est que la trempe était mauvaise.

*Une lame neuve n'était pas utilisable telle quelle. Il fallait d'abord l'***effondrer**, *en meulant le taillant sur une meule de grès, puis la battre au marteau.* (M. René Morot).

Les talons de faux ne se ressemblent pas tous.

C'est que **la batte** *n'était pas faite.* (M. Crenilliers) d'où le recours à la meule à eau, que ce soit une meule installée sur ses quatre pieds au-dessus d'une cuve ou bien la simple meule fixée sur une fourche de bois renversée qu'on appuyait au mur, surmontée d'une boîte percée pour distribuer l'eau goutte à goutte.

Ce n'est qu'après ce passage à la meule, après qu'on l'avait battue, pour la première fois, qu'une appréciation intervenait vraiment sur la valeur de la faux.

Elle était plus ou moins dure et cela s'écoutait encore en tapant sur la batte. (Balnot-sur-Laignes).

Une faux neuve pouvait présenter deux défauts. Trop dure, c'est-à-dire trempée trop fort, elle cassait facilement. Trop souple, elle se tordait. (M. Fèvre Armance).

On voyait, en battant, si le taillant venait bien. Trop dur, le taillant venait difficilement. La faux trop molle, il se faisait des mamelles et elle s'usait plus vite. (R. Clérin, Villeneuve-au-Chemin). *Parfois, dans une même faux, les parties dures alternaient avec certaines parties tendres.*

Une faux dure était conservée pour la paille. Les faux tendres servaient à faucher les prés. (Balnot-sur-Laignes).

De toutes façons, c'est à l'usage que se révélait une bonne faux (Pouan-les-Vallées). Quand, après plusieurs essais, le faucheur avait trouvé la sienne, il y tenait comme à la prunelle de ses yeux et en prenait grand soin.

Il s'attachait en particulier à lui conserver un taillant parfait. Pour cela, régulièrement, il la battait.

BATTRE LA FAUX

Comme une faux est battue, elle coupe.

La lame est rendue coupante en amincissant son tranchant. Cette opération demande l'utilisation d'un marteau et d'une enclumette appelée plus simplement **enclume** (Channes Chaource).

L'enclume se présente sous deux formes différentes. La tête peut être plate ou en biseau. Elles sont toutes deux utilisées dans nos régions. Le faucheur opte pour l'une ou pour l'autre.

Pour battre sa faux, il en démonte la lame. Il s'assied à terre, pique l'enclume entre ses jambes, dans le sol, qu'il choisit assez ferme.

Si l'enclume est biseautée, le talon de la lame se trouve à gauche et on utilise la tête du marteau.

Si l'enclume a la tête plate, le talon est à droite et on se sert de la panne du marteau.

Après battage, le tranchant de la lame doit être aminci régulièrement sur toute sa longueur et présenter un profil très légèrement modulé.

L'angle de frappe du marteau sur l'enclume et l'intensité des petits coups de frappe, jouent un grand rôle dans cette délicate opération.

Pendant la période des foins et de la moisson, quand la faux est utilisée journellement pendant environ 12 heures et même plus, il était nécessaire de la battre souvent. Elle l'était régulièrement le soir, au retour des champs. Mais il pouvait arriver qu'en cours d'utilisation, la rencontre d'un caillou ou d'une souche, par exemple, en détériore le tranchant ; un battage exceptionnel s'imposait.

Le faucheur transportait avec lui l'enclume et le marteau qui étaient simplement fixés chacun par un nœud coulant aux extrémités d'une ficelle que le faucheur passait sur son épaule. (P. Doussot).

Savoir bien battre une faux est difficile et tous les faucheurs ne pouvaient se flatter de battre convenablement la leur.

L'enclumette n'est, comme son nom l'indique, qu'une enclume portative de petite dimension, *étudiée pour être utilisée sur le ter-*

M. Hamet bat sa faux.

rain. (R. Morot). Elle peut peser 700 g à 1 kg. Sa hauteur est de 25 à 35 cm dont la moitié environ s'enfonce en pointe dans le sol. Elle reste bloquée à hauteur constante par une fort ingénieuse collerette, un arrêt qui consiste en une bande de métal modelée en forme de trèfle, passant dans un œil percé dans le corps de l'outil.

L'enclumette se présente généralement sous l'aspect d'une énorme pointe à section carrée jusqu'au niveau de la collerette. La partie supérieure de l'engin est de section un peu supérieure, carrée ou à 8 pans, elle se termine par une tête légèrement bombée, d'environ 4 cm sur 4 cm.

Enclumette à tête.

Enclumette en biseau.

Le second modèle ne diffère du premier que par sa tête qui s'évase, s'aplatit et présente à sa partie supérieure une surface linéaire d'environ 4 cm de long sur 2 mm de large.

La tête de l'enclumette, qu'elle soit carrée ou en biseau, est faite d'acier pur et poli, et soudée au corps de l'instrument qui, lui, est forgé dans du fer aciéré. (M. François).

On signale parfois sur certaines enclumettes en biseau, la présence d'une butée de laiton destinée à maintenir en bonne place, le taillant à marteler (Balnot-sur-Laignes). Cette butée était parfois taillée de telle façon qu'elle formait une encoche, dans laquelle s'insérait l'aminci de la lame. (Montpothier).

Comme l'enclumette, le marteau était fabriqué par le forgeron du village. Il ne servait qu'à battre la faux. Sa tête plate, légèrement bombée et sa panne en demi-rond étaient, comme les têtes d'enclume, rechargées d'acier pur. Malgré cela, bien que l'acier fût pratiquement indéformable et inusable, *il fallait, de temps à autre, passer le marteau sur la meule pour le redresser.* (Balnot-sur-Laignes).

Ce marteau pouvait être *carré aux deux bouts* (Montpothier) pour le faucheur qui, probablement, ne se servait que de l'enclumette en biseau. Plus ordinairement, on pouvait faci-

lement le confondre avec un marteau commun, à tête et à panne. Le batteur s'en servait indifféremment, selon ses habitudes, avec la panne sur l'enclumette à tête, ou avec la tête sur l'enclumette en biseau.

Marteau et enclumette étaient indispensables au faucheur et ne le quittaient pas. Ils étaient reliés par une forte ficelle passée dans la collerette de l'enclume et attachée au marteau par un nœud coulant. (Amance). A Avant-lès-Marcilly M. Mizelle nous a montré le marteau de son père dans le manche duquel celui-ci avait percé un trou de façon à pouvoir le fixer plus sûrement. *L'ensemble était porté sur l'épaule à la manière d'une besace.* (Montpothier). M. Mizelle père possédait une ceinture spéciale à laquelle il attachait non seulement son enclume et son marteau, mais aussi le coffin qui contenait sa pierre à aiguiser, ainsi que la cheville de bois qui lui servait à lier les gerbes.

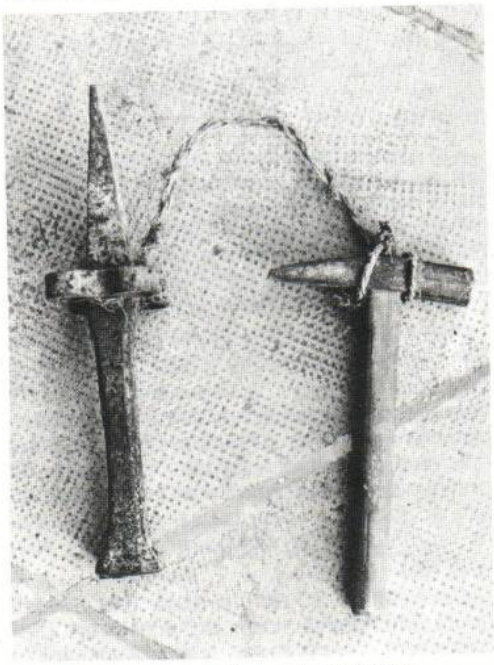
Certaines enclumes restaient à la ferme. On en trouvait parfois fixées à demeure sur une souche de bois convenablement choisie (Rumilly) ou sur un banc spécialement aménagé pour que le faucheur puisse s'y asseoir (Mesnil-Saint-Loup).

Comment battre une faux ?

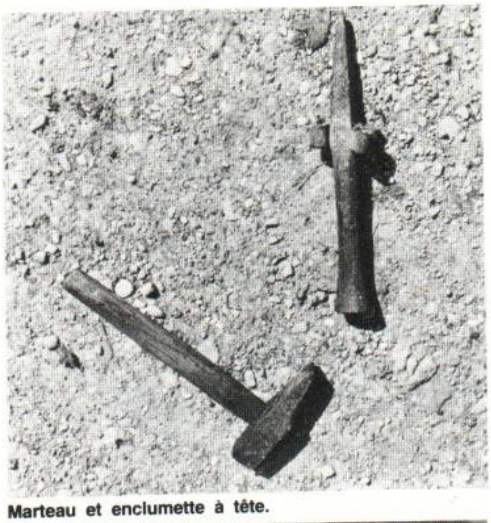
C'est un travail qui doit être exécuté avec un soin tout particulier. Il exige même, pour être réussi, une certaine expérience. (A. Morot).

Comme une faux est battue, elle coupe, dit M. Doussot. Et M. Fèvre d'ajouter malicieusement : *Les faux sont comme les femmes, plus elles sont battues, meilleures elles sont.* (Amance). Une faux doit donc être battue souvent et convenablement.

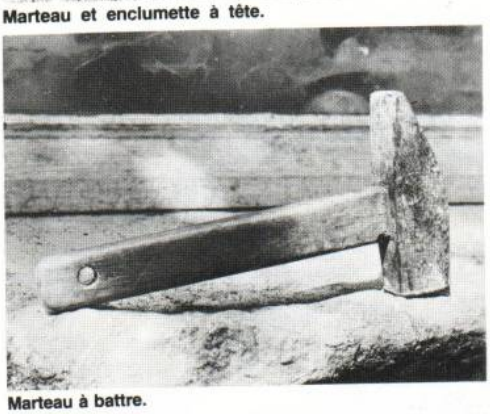
Battre une faux c'est étirer la batte, amincir la partie épaisse en direction du taillant. (M. Crenilliers).



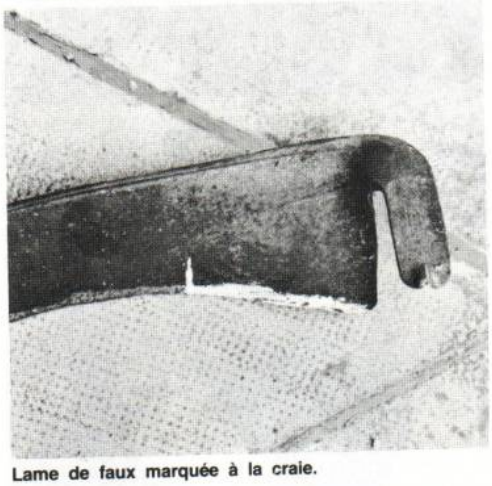
Enclumette et marteau reliés pour leur transport.



Marteau et enclumette à tête.



Marteau à battre.



Lame de faux marquée à la craie.

Il faut d'abord bien s'installer. Assis par terre, l'enclume plantée dans le sol, entre les jambes allongées.

Débarrassée de son manche, la faux est posée bien d'aplomb sur l'enclumette et soutenue par le bras gauche qui repose sur le genou gauche.

On commence par le talon, en frappant avec le marteau à petits coups secs, les uns à côté des autres, afin d'aplanir régulièrement le taillant jusque vers la pointe (Assenay, M. Pierre Jaquinot).

La forme arquée, au sommet légèrement arrondi de la panne du marteau permet, en

Banc à battre.

frappant le bord extrême du taillant, d'allonger le métal sur quelques dixièmes de millimètres sans le couper. Par là, on donne à la lame le tranchant qui lui est nécessaire pour scier la céréale. (R. Morot).

La position du batteur est très importante. Le coude prend appui sur la cuisse afin d'assurer au travail un maximum de précision. (R. Morot). *Les deux coudes restent sur les genoux de manière à ce que les bras ne bougent pas. Le poignet seul fonctionne et tape régulièrement* (M. Drujon, Brévonnes).

La façon de frapper est importante. *On tape avec le marteau, légèrement de biais* (M. Crenilliers). *Par petits coups secs, le mouvement venant du coude, se répercutant par le poignet qui ajuste le coup.* (R. Clérin). *Ne tenant le marteau ni trop loin ni trop près ; taper toujours légèrement avec la même force.* (M. Romanens).

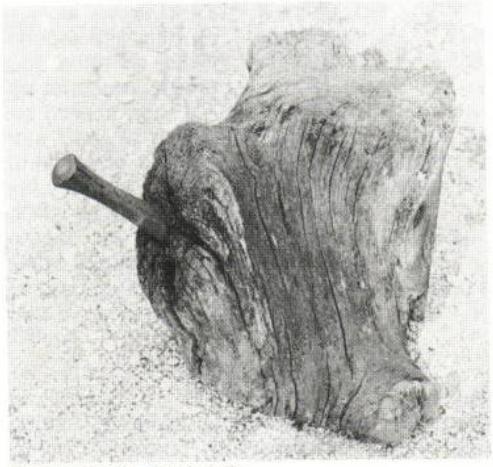
Pour battre une faux sur une enclume à tête plate, on le fait *à l'endroit de la faux* (Bisseuil M. François) c'est-à-dire que la partie bombée de la lame repose sur la tête de l'enclume et que le biseau du taillant se trouve sur la face concave. Quand le batteur emploie une enclumette en biseau, il est obligé de retourner sa lame et de la battre *à l'envers.*

Il semble qu'avec l'enclume en biseau, le travail soit un peu plus facile M. François, de Bisseuil dit : *Bien des faucheurs ne savaient pas taper au marteau ; ils n'avaient pas la main juste ; ils allaient trop loin sur la faux. Une enclumette en biseau leur permettait de ne pas frapper trop large.*

Si le batteur le désirait, il pouvait guider sa faux. Il lui suffisait de passer un doigt sous la lame ; ce doigt venait butter contre l'enclumette et glisser parallèlement au bord coupant de l'instrument, ne laissant ainsi sur l'enclume que l'exacte largeur à marteler. (Bisseuil).

Une butée existe sur certaines enclumes, qui joue le rôle du doigt du faucheur ; elle bloque le taillant de la faux à l'endroit exact où il doit être battu ; elle aide à maintenir cette étroite marge de frappe qui doit être respectée sur toute la longueur de la faux.

M. M. Crenilliers a vu employer la craie sur une faux battue avec une enclumette à tête. Le faucheur passait à la craie, environ 20 cm de taillant avant de le battre ; un coup de marteau faisait disparaître une partie de la craie ; le batteur pouvait ainsi mieux ajuster ses coups puisqu'il pouvait constater l'endroit exact où il avait frappé. L'habitude aidant, il



Enclumette sur plot de bois.

arrivait ensuite à se passer de craie. (Balnot-sur-Laignes).

En vérifiant le fil de sa faux avec son ongle, le faucheur doit sentir une très légère ondulation de l'acier. La faux est battue fine pour l'herbe. Plus grosse pour l'herbe dure et les roseaux. (M. Romanens).

Le tranchant d'une faux à fourrage était régulier, net, alors que celui d'une faux à grains présentait de petits zig-zag ; le bord en était tout cranté pour éviter qu'il ne glisse sur la paille et afin que celle-ci se coupe franc. (M. R. Clérin).

Nous retrouvons là, les caractères qui différencient la lame qui coupe l'herbe molle de celle qui est destinée à scier les tiges plus sèches des céréales.

Encore fallait-il que le faucheur soit très attentif à ne point aller, en battant, plus loin qu'il ne fallait. *Une faux mal battue ne tient pas son tranchant. Un battage irrégulier peut faire onduler son taillant,* **lenterner** *la lame qui devient pratiquement inutilisable.*
(R. Morot).

Taper à côté du taillant gondolait la faux. Taper trop fort au même endroit amenait des mamelles qui, si elles étaient trop prononcées, détendaient la faux, la voilaient.

Une faux détendue s'en va dans tous les sens, elle n'est plus bonne à rien. C'était bien rare qu'on puisse la rattraper (Bisseuil, M. François).

Bien battre une faux n'est donc pas à la portée du premier venu. Outre une bonne vue, le batteur doit encore posséder une certaine souplesse dans le poignet, ainsi que la connaissance exacte des réactions de l'acier sous les coups de son marteau.

Ce à quoi il lui faut ajouter le sûr maniement de la pierre à aiguiser.

10-68 **La pierre dans son coffin.**

LE COFFIN ET LA PIERRE

Le faucheur porte sa pierre à la ceinture dans un étui que le dictionnaire nomme coffin et dont le nom dialectal varie selon les villages ; **couiller, gôiller, couet...**

L'affûtage de la faux se faisait avant et en cours de travail, dès que la coupe devenait difficile.

Le faucheur plaçait sa faux verticalement devant lui, la poignée de la monture reposant sur le sol, la pointe de la lame dirigée vers sa droite, la main gauche posée sur le côté de la lame, maintenait l'ensemble. Tenant de la main droite la pièce à aiguiser mouillée par son séjour dans le coffin, le faucheur la passait alternativement d'un côté et de l'autre de la lame, en progressant vers la pointe. (R. Morot).

Le coffin était autrefois une simple corne de bovidé au bout de laquelle on avait fixé une pièce de métal formant crochet. Ce fut ensuite le **couet** *ou* **couiller** *de métal, toujours pendu à la ceinture, soit à l'avant, soit dans le dos.* (G. Fèvre Amance).

La **corne de vache** est connue partout, qui servait à contenir la pierre.

Le coffin de métal, en fer ou en cuivre comprend un cône renversé de 14 cm environ de hauteur et de 7 cm de diamètre surmonté d'un tronc de cône d'environ 7 cm de hauteur. Il est conçu de telle façon que la pierre qu'il renferme y puisse tenir à l'aise sans pour autant être tentée de s'en échapper trop facilement.

Dans son coffin, le faucheur met un peu d'eau ainsi qu'un petit bouchon de paille, de l'herbe ou de la mousse, parfois un chiffon, destinés à humidifier la pierre, à la maintenir en place et à l'empêcher de tourner sur elle-même. Ce mouvement de la pierre qui s'agite en rond dans son étui, balancée par la marche du faucheur, « mange » la nervure du bord du coffin jusqu'à le rendre coupant. C'est l'usure normale qu'on rencontre chez les instruments ayant beaucoup servi.

L'eau du coffin était souvent additionnée de quelques gouttes de vinaigre afin de *donner du mordant à la pierre.* (M. P. Jacquinot). Ce vinaigre faisait que la pierre *ne s'aciérait pas et mordait mieux.* (Balnot).

Le choix de la pierre était aussi important que celui de la faux elle-même. (M. Crenilliers). Quand on avait une bonne pierre, on en prenait un soin extrême ; on en vantait les qualités. Si par suite d'accident, elle était cassée, il arrivait qu'on la dote d'un manche de bois. Cette façon de procéder permettait de continuer à l'utiliser tout en évitant au faucheur de se couper trop facilement les doigts.

Les camelots des foires et des marchés vendaient parfois les pierres par paires : une bonne avec laquelle ils faisaient leur démonstration et une autre, moins bonne, qu'ils donnaient en prime.

Une pierre à aiguiser est plate, ventrue sur les côtés et effilée à chaque extrémité (M. G.

Pierre munie d'un manche.

Pierre polie ayant servi de pierre à aiguiser.

Coffin tôle.

Fèvre). Elle est faite de grès, de schiste argileux (région rémoise) ou parfois de pierre calcaire locale (Channes). De toutes façons, *il fallait qu'elle émoule convenablement et sans trop user.* (Balnot-s-Laignes).

Le fauchage **d'une passée** *dont la longueur dépassait souvent la centaine de mètres était nécessairement entrecoupée par les affûtages que le faucheur donnait à sa lame... Cette courte opération donnait à la faux du mordant et accordait au faucheur une minute pour reprendre haleine.* (R. Morot).

Il y a deux positions pour affûter. *S'il s'agit d'une faux nue, on la pose debout sur son manche. On la maintient du bras gauche puis on passe la pierre : un petit coup dessus puis un petit coup dessous, en commençant par le talon, pour terminer par la pointe* (Assenay). *On passe enfin la pierre sur les deux côtés, d'un bout à l'autre de la faux, au long de la lame, toujours dans le même sens* (G. Fèvre). *Il faut toujours finir le dernier passage par le dessus pour donner le fil au tranchant.* (P. Doussot).

*Quand on avait à affûter une faux garnie de ses crochets, on pouvait aussi, tout simplement, mettre la faux debout, le talon reposant sur le sol et l'***empied** *appuyé contre le genou droit.*

Quelle que fût la position adoptée, l'essentiel était de bien respecter l'inclinaison du biseau afin de **ne pas manger le taillant** (M. François). Un coup de pierre mal orienté aurait pu détruire en quelques secondes le patient travail du batteur de faux.

Pour éviter cet inconvénient, certains faucheurs utilisaient un autre instrument. C'était une sorte de fine règlette qu'on pouvait fixer au manche de la faux : entaille à la base, qui se glissait sous la tête d'une vis ; trou perforé dans la poignée qui venait s'insérer sur une pointe sans tête. Des rainures serrées striaient cet outil de frêne qu'il suffisait d'enduire de grès légèrement humide pour remplacer, en plus doux, la pierre à aiguiser. Cette manière de pratiquer est peu connue en Champagne. Il semble qu'elle n'ait été utilisée que dans la partie de notre région voisine de l'Aisne.

Que ce soit avec une pierre ou avec une règlette de bois, l'affilage de la faux était important. D'où ce dicton que nous indique M. Clérin : **Un bon moissonneur gagne son pain à remoudre et parfois à faucher.**

M. Hamet aiguisant sa faux.

DEUX FAÇONS DE FAUCHER

Au XIXe siècle, c'est avec la faux que sont coupées les récoltes. La faux nue est employée pour les fourrages, la faux à crochets pour les céréales. Ici, en Champagne, la faux à quatre crochets était utilisée pour les gros grains : seigle, froment, aux pailles longues. Pour les menus grains, la faux à 3 crochets, moins longue de lame, était suffisante pour faucher les orges et les avoines, ainsi que les fourrages pour la graine, jetés en andains simples ou doubles, compte tenu de l'épaisseur de la récolte.

Si la monture doit recevoir une lame pour la coupe des céréales, elle portera, fixée sur le manche, l'assemblage des crochets, indispensable pour effectuer ce travail.

La lame de faux à 4 crochets avait environ 85 cm de long (30 pouces) et la faux complète pesait plus de 3 kg. Par comparaison, la faux à herbe possédait une lame de 22 pouces et accusait avec sa monture, un poids de 2,250 kg.

Cette monture était fabriquée par le charron. Elle était faite avec un bois nerveux, bien de fil ; le frêne réunissait ces qualités et était le plus souvent utilisé. (R. Morot).

*Sur le manche de la faux dite « **à crochets** » ou « **à râteaux** » sont pratiquées trois mortaises. La première est située presque à l'extrémité du manche, au-dessous du collier. Les deux autres sont moins grosses et creusées entre ce collier et la poignée. Elles sont là pour recevoir une armature en bois qui supporte les crochets ou dents, également en bois, reliés entre eux par trois tiges de bois ou de fer.* (P. Doussot).

Cette armature comportait donc un certain nombre de dents destinées à retenir les tiges des céréales fauchées.

Ces doigts de bois, parallèles à la lame de faux, forment, avec leur support, également de bois, une sorte de cage qui rassemble les épis fauchés en une volée avant de les abandonner tous en même temps. Les dents sont réunies entre elles par des tiges rigides de bois ou de métal qui les gardent solidaires l'une de l'autre. D'autres tigelles métalliques placées en diagonale, maintiennent le bon angle entre les dents du râteau et le support qui les lie au manche de la faux.

Une telle faux se nomme **ouloir** à Colombé et à Rachecourt. Outre la dénomination de **ratlo**, on parlait aussi de **harnais** ou, plus simplement, de **faux à crochets.**

Le nombre de dents varie suivant l'usage qu'on fait de la faux. *Le harnais de deux doigts pour les petites graines. Celui de trois doigts pour l'orge ou pour toute récolte courte et celui de 4 doigts pour le blé ou le seigle.* (Trancault M. Simonnet).

Avant que l'industrie s'empare de la fabrication des manches de faux, la charron du village en avait l'exclusivité. Le moissonneur lui-même ne dédaignait pas de choisir le bois de fil dans lequel il allait tailler son manche. C'est la raison pour laquelle on peut trouver tant de modèles qui ne diffèrent que par de menus détails.

Une ou deux poignées pour chacune des faux. Celle du milieu pouvait être fixe, en T, ou en L renversée, solidement mortaisée dans le manche et soutenue par une petite équerre.

Faux pour l'avoine.

Faux à blé à 2 poignées.

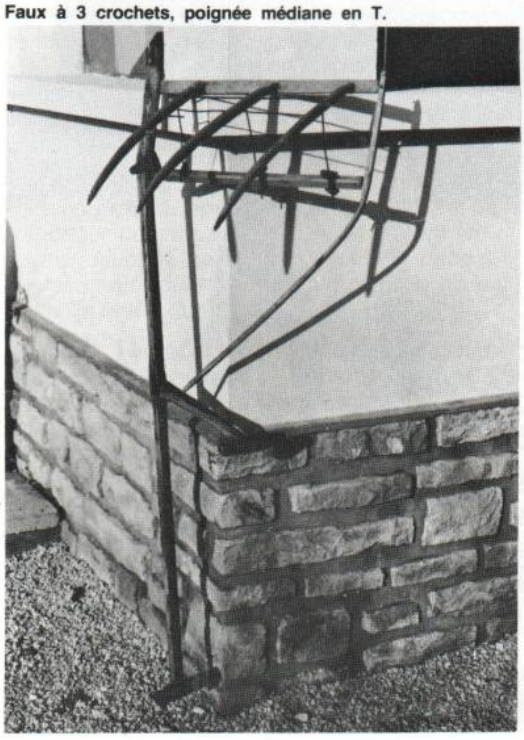
Elle était parfois mobile, toujours en bois, mais confortée d'un manchon de tôle. Le faucheur pouvait la faire glisser ; il la mettait ainsi à sa main, en longueur et en inclinaison ; il la bloquait à l'aide d'un coin de bois qui s'introduisait entre l'anneau et le manche de la faux.

La poignée de l'extrémité formait un T avec l'empied. Dans certains cas elle n'était pas prévue et le manche était légèrement aminci pour que la main gauche du faucheur pût l'empoigner sans difficulté.

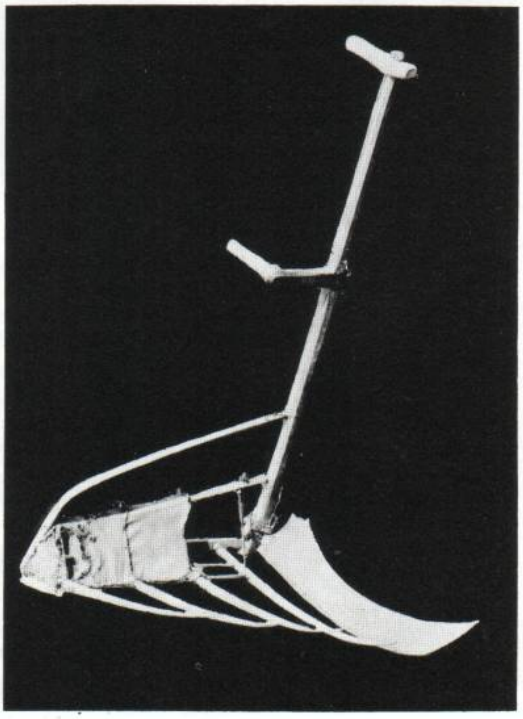
Cette diversité dans la longueur des lames, le nombre et la longueur des crochets, le nombre et la forme des poignées, tenait à la fois aux habitudes locales de fabrication et à la technique de fauchaison. A Rumilly, par exemple, la faux à blé possède deux poignées et la faux à avoines n'en avait qu'une seule.

Pour le blé, l'avoine, le seigle, l'orge ou autres céréales, on attaque le champ à faucher sur sa rive droite. La céréale fauchée

Faux à 3 crochets, poignée médiane en T.



Faux à crochets toilés.



Poignée médiane mobile (1 partie).
Poignée médiane en L (2 parties).

tombe, entraînée par le râteau, à gauche du faucheur, couchée contre le blé restant sur pied. Chaque coup de faux donne ainsi une certaine quantité de tiges coupées formant une javelle.

Quand le faucheur est arrivé à l'extrémité du champ, il revient sur ses pas, la faux sur l'épaule ; on dit qu'il se reprend (Channes). *Si nécessaire, il donne à son outil un coup de* **queure** *et attaque, à sa rive droite, le carré restant à faucher.*

A Channes on fauchait l'avoine de deux façons suivant les conditions atmosphériques. On fauchait en javelles, en commençant le champ sur sa rive droite lorsque le bottelage pouvait être effectué aussitôt, parce que la paille était bien sèche. On fauchait en andains, en attaquant la céréale par sa rive gauche, lorsque l'avoine, trop humide, devait rester quelque temps en place. La mise en bottes ne se faisait qu'ultérieurement, quand la paille était sèche. (P. Doussot).

Il existait donc, en gros, deux méthodes pour faucher, dont le résultat était différent. Soit que la céréale coupée reste debout, appuyée contre celle qui n'était pas fauchée, soit que les épis aient été couchés à terre. Dans le premier cas, on ramassait immédiatement la récolte. Dans le second on les laissait à terre quelque temps avant de les prendre avec une fourche spéciale à trois dents.

A Balnot-sur-Laignes. **On fauchait à accoter.** *On appuyait la céréale sur l'emblavure encore debout.* **On fauchait à enlever** *les céréales courtes. En un coup de faux, l'avoine était sur le* **ratlo.** *En un coup de main, déposée au sol, en des andains bien alignés.* (M. Crenilliers).

M. Penard fauche « à acoter ».

Faucher « à jeter » (en endains) ; les deux positions extrêmes.

A Rachecourt-sur-Blaise. *Le faucheur de blé appuyait (***aicotait***) l'andain fauché contre la céréale restant debout. La moisson des avoines ne se pratiquait pas de la même façon que celle du blé. On déposait la céréale coupée, en javelles, sur le sol où elle achevait de mûrir. Son grain noircissait. (Si on avait attendu pour la faucher qu'elle soit complètement mûre, une partie du grain serait tombée sur le sol sous les coups du* **houloir** *et aurait été perdue.* (M. H. Multier).

A Villeneuve-au-Chemin. *Ici,* **on fauche en piquant,** *c'est-à-dire en gardant le champ sur sa gauche de sorte que la volée d'épis reste appuyée sur les épis debout. Le menu grain : avoine, orge, seigle, est, en revanche,* **fauché en jetant (ou en sautant)** *de sorte que, le champ étant à droite du faucheur, l'andain se trouve couché sur le chaume* (16).

Cette deuxième façon de faucher se compliquait parfois. Voici comment, à Amance, on pratiquait. *Le champ se trouve à la gauche du faucheur comme pour le blé. Au lieu de laisser sa fauchée appuyée sur les épis debout, le faucheur continue et, dans un geste circulaire, la lance derrière lui.*

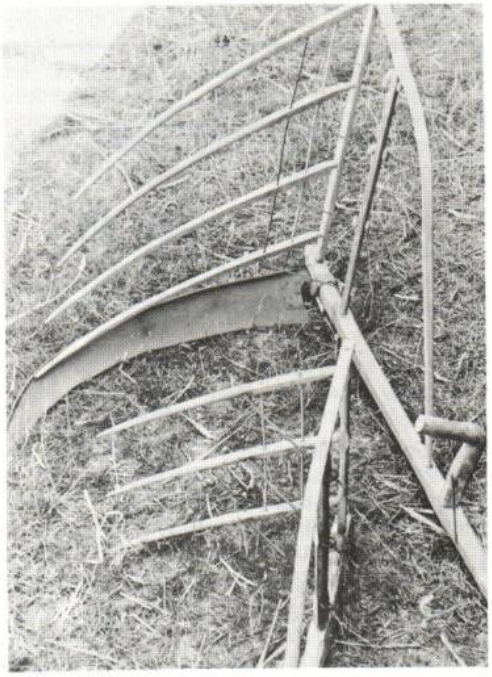
Arrivé à un bout du champ, le moissonneur repart avec la céréale à faucher à sa droite. **Il fauche en jeté.** *Ce deuxième andain se trouve en effet jeté sur le premier d'où le nom d'andain double. Naturellement, les épis se trouvent au milieu.* (G. Fèvre).

M. René Morot précise que cette manière de procéder était réservée pour la graine de sainfoin ; qu'on se servait pour ce faire d'une faux à trois crochets et que ce fauchage à andains doubles était bien plus pénible que celui qui consistait à ne faire qu'un seul andain.

Avec certains bons moissonneurs et ramasseurs, la technique de fauchage du blé citée en premier pouvait encore être améliorée. *La femme prenait le grain sur la faux, au moment où celle-ci arrivait en fin de course. Quand étaient collectées deux ou trois poignées — la valeur d'une javelle — la ramasseuse allongeait le tout sur le sol, assez rapidement pour avoir le temps de saisir la poignée suivante.*

Evidemment, les coups de faux devaient être bien réguliers, aussi bien en hauteur que dans leur course latérale. (Rachecourt M. H. Multier).

C'est ce que M. L. Gallion Boisselier appelle **faucher en déchargeant** (17), qu'il oppose à **faucher contre** et à **faucher en fendant,**



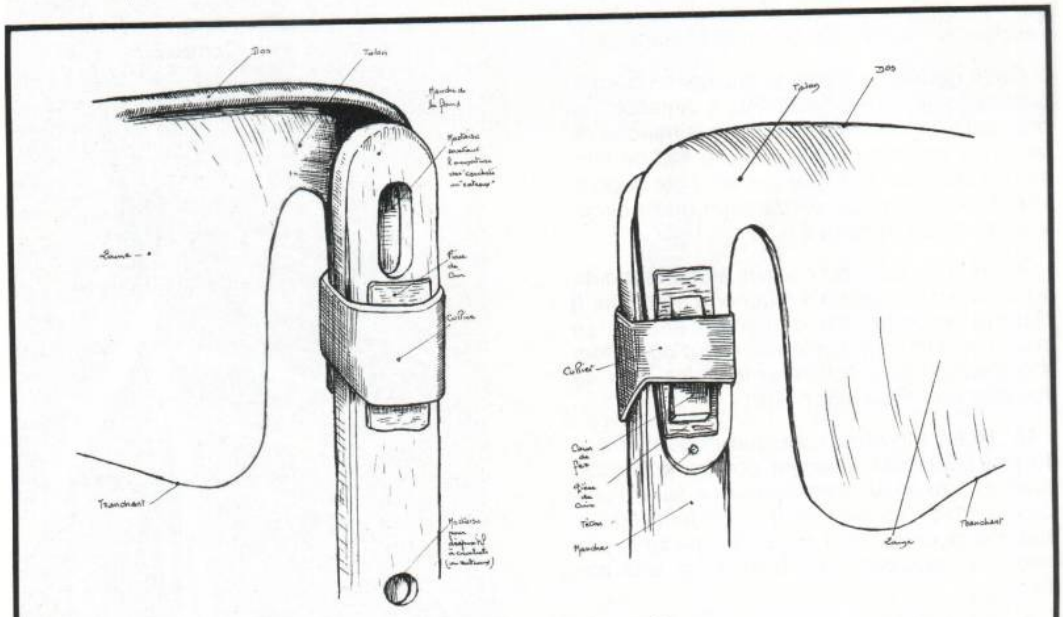
Faux à 3 et 4 crochets.

Tenue de la faux.

deux expressions qui illustrent les deux méthodes que nous avons signalées : pour le blé ou le seigle d'une part, et pour les menu grains de l'autre. Il signale que cette dernière façon de procéder (à Poinson-lès-Nogent) évitait à la releveuse de se courber à terre mais que, du reste, c'était une pratique dangeureuse.

Bien entendu et quelle que soit la façon de faucher, la réussite était le prix d'un long entraînement. Peut-être aussi certains de nos grands-parents naissaient-ils bons faucheurs alors que d'autres ne le sont jamais devenus parce qu'ils n'avaient pas le don. Mme Alice Charton, de Mesnil-Saint-Père prend plaisir à évoquer *un bon faucheur qui* **écotait** *bien. C'était un plaisir de ramasser derrière lui.* C'était probablement un homme qui fauchait avec une régularité parfaite, en hauteur assurément, à ras du sol, au-dessus des cailloux, mais aussi en surface, prenant à chaque fauchée une quantité égale de céréale.

La régularité du fauchage était appréciée. Les **crans** étaient proscrits c'est-à-dire que la partie non fauchée devait se présenter bien alignée de façon à ce que le ramassage se fasse dans de bonnes conditions. *Quand il se formait des* **crans,** *le blé fauché s'enfonçait dans l'emblavure et n'était pas facile à saisir sans accrocher quelques épis non fauchés qui sciaient les doigts. Même avec une faucille c'était bien difficile à rattraper.* (M. Crenilliers).



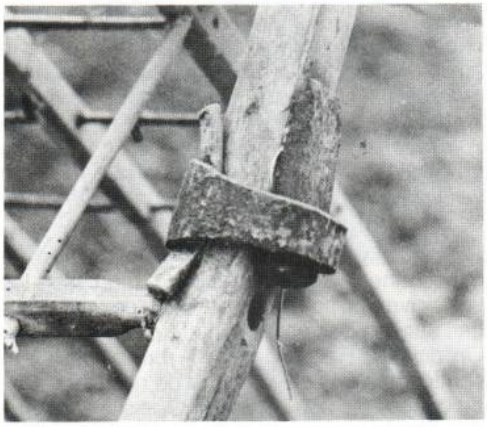
Fixation de la lame sur le manche.

MONTER SA FAUX

Afin de faucher régulièrement il fallait que l'effort fourni à chaque coup de faux corresponde absolument aux possibilités physiques du moissonneur. Mais il était aussi indispensable que son outil soit conçu en fonction du résultat qu'il en attendait. La lame étant parfaitement battue et régulièrement passée à la pierre, on devait la monter minutieusement et la régler sur son manche. De même, les doigts ou crochets devaient-ils être ensuite, parfaitement dirigés.

La lame peut se fixer à l'extrémité du manche selon différents procédés. Le plus courant (et le plus ancien) utilise un collier, un ou plusieurs coins métalliques de serrage accompagnés de petites cales de cuir.

La queue de la faux qui s'applique sur la partie supérieure du manche porte un téton à sa partie inférieure. Celui-ci vient se loger dans une cavité pratiquée dans le bois du manche. La lame peut ainsi pivoter autour de ce téton et former avec le manche un angle plus ou moins accentué. Pour conserver cet angle constant, le talon est maintenu dans la position désirée par blocage à l'aide du collier et des coins. Les cales de cuir sont intercalées entre le collier et la queue de la faux d'une part ainsi qu'entre le collier et le bois sur l'autre face du manche afin d'empêcher que le collier se desserre. (P. Doussot).



Détail de fixation.

L'anneau, en forme d'étrier, épouse la section du manche. Le coin était de bois à l'origine, en cormier (Balnot-sur-Laignes), probablement pour que le serrage soit souple donc indéréglable. C'est lorsqu'on a adopté le coin de fer qu'on a probablement pensé utiliser les cales en cuir. Non pour gagner en épaisseur mais pour justement retrouver une certaine élasticité du serrage et éviter que le coin ne s'échappe.

Nos grands-parents ont ensuite connu la faux dont la queue de lame et le manche étaient unis par une vis qui traversait l'ensemble. Cette vis était bloquée par un boulon. Ce qui explique que le faucheur ajoute à sa panoplie une clé, qui venait s'ajouter à son coffin, à sa **querse,** à son enclume et à son marteau.

REGLER SA FAUX

Quand une lame de faux était montée, deux réglages s'imposaient avant de la fixer définitivement.

Un premier réglage avait pour but de donner l'inclinaison et le pointage de la lame. Il n'avait plus, ensuite, à être modifié.

La faux étant montée, l'outil posé sur le sol, le faucheur appuyait le pied sur la poignée placée à l'extrémité de la monture et l'obligeait à toucher le sol sur toute sa longueur. Si la pointe de la lame s'élevait d'au moins 15 cm, le réglage était réalisé. Dans le cas contraire, il fallait corriger la forme de la base du manche sur laquelle venait s'appliquer la queue de la lame. Pour ce faire, on entaillait le bois ; à moins que l'on ait été obligé de modifier la position de la queue, préalablement chauffée pour éviter la rupture.

Le second réglage était à répéter chaque fois que l'on était obligé de séparer lame et ante de faux et même en cours de travail si le faucheur le jugeait nécessaire. Il intéressait l'angle que faisait la lame avec le manche.

Pour réaliser ce réglage, le faucheur appliquait contre son genou la poignée placée à l'extrémité du manche. De ce point fixe, il faisait glisser la lame sur le sol, devant un repère qu'il déterminait, placé devant le taillant. La faux avait sa bonne ouverture lorsque la pointe et le talon de la lame affleuraient ce repère sans le déplacer.

Il restait ensuite à fixer définitivement la lame en bloquant le coin de bois prévu à cet effet, et qui s'insérait entre l'anneau et le bois de la faux (Pouan, M. R. Morot).

Chaque faucheur avait sa propre façon de vérifier l'ouverture de sa faux. M. Crenilliers posait sa faux à terre, l'extrémité du manche contre son talon. Comme M. Fèvre, à Amance. A Polisy, M. Diligent tenait sa faux verticalement, la poignée contre son pied. Il repérait le passage du talon et de la pointe grâce à un bouton de son gilet par exemple. (18)

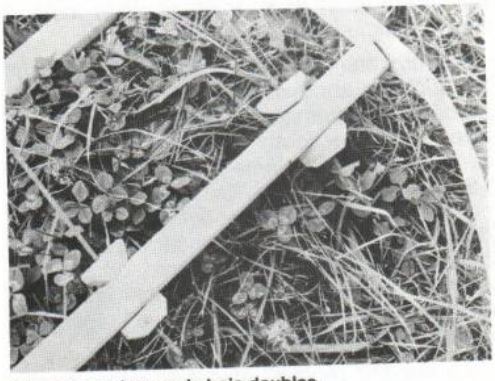
Quand la pointe de la lame tombe en dedans de l'arc de cercle ainsi déterminé, la faux est dite fermée. Dans ce cas le fauchage est plus facile mais on coupe peu de céréales à la fois.

Si la faux est ouverte, c'est le contraire. Le travail est pénible mais, à chaque coup de faux, les épis tombent, plus nombreux.

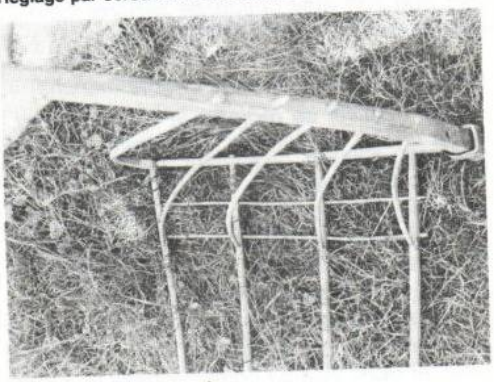
Si l'on excepte les apprentis à qui on confiait plus volontiers une faux fermée et les faucheurs exceptionnels qui n'avaient pas peur d'ouvrir la leur, une lame de faux devait respecter l'angle idéal ; *Ni ouverte ni fermée, elle devait être dans son rond* (Montpothier).

Les crochets, eux aussi, avaient besoin d'être réglés. Il semble bien qu'ils aient été fixes à l'origine mais des tirants réglables ont été ajoutés pour relier les doigts au support du

râteau. Ces tiges métalliques à vis étaient munis d'écrous de bois ou de métal qui permettaient de rapprocher plus ou moins les doigts du manche. Ceux-ci ne devaient se trouver à l'extérieur de la lame de faux sinon ils auraient raccroché des tiges non coupées. Trop fermés, c'est-à-dire à l'intérieur du cercle de coupe, ils auraient laissé échapper des céréales fauchées.

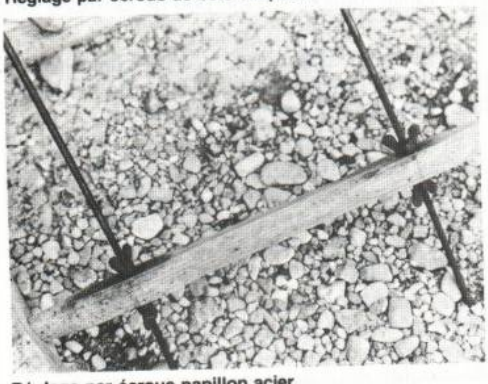


Réglage par écrous de bois doubles.



Réglage des dents par tiges.

Réglage par écrous de bois simples.



Réglage par écrous papillon acier.

Les crochets devaient suivre le centre de la lame, ni trop ouverts, ni trop fermés. Les plus courts étaient évidemment plus maniables que ceux qui étaient plus longs (Assenay, M. P. Jacquinot).

M. R. Clérin, de Villeneuve-au-Chemin, préférait, lui, que *le premier crochet épouse la forme de la nervure de la faux, tandis que les suivants entraient légèrement à l'intérieur, tous en ligne, pour que la paille ne se prenne pas dans les dents.*

Si le doigt du haut, dit M. Buisson (Bérulles) *était d'autre part trop ouvert, il accrochait les épis et, dans le soleil, on pouvait apercevoir une longue bande de céréale égrenée.* Ce qui ne pouvait satisfaire le faucheur.

Celui-ci apportait donc beaucoup de soin dans la préparation de son outil. C'était pour lui, une assurance de réussite dans son travail. Ce qui n'empêchait que certaines autres difficultés pouvaient l'attendre à son arrivée sur les lieux.

DIFFICULTES

La céréale pouvait être versée. Le vent, la pluie avaient peut-être couché les épis sur la terre. Des plantes parasites pouvaient avoir envahi le champ, en partie ou dans sa totalité. C'était des handicaps qu'il fallait surmonter.

Avant de commencer son travail, le faucheur devait décider du sens dans lequel il allait attaquer. *Si le vent soufflait pendant la fauchaison et courbait les tiges des céréales, il était obligé d'en tenir compte et devait pouvoir faucher avec le vent pour lui.* A Channes on disait : **taper dans le dos du blé.** *Afin que la javelle, en tombant, ne soit pas retournée.* (P Doussot).

Si le blé n'était que légèrement versé, le moissonneur se contentait de redresser les tiges avec la pointe de sa faux lorsqu'il revenait sur ses pas après avoir fauché sa passée. On disait à Rachecourt qu'il **racueillait.** L'essentiel était de faire en sorte de ne pas risquer de couper les épis. D'où la nécessité de **prendre l'emblave sur le dos.** (R. Clérin).

Pour les parties les plus enchevêtrées, il était parfois nécessaire d'entrer dans le champ pour y attaquer l'œillet en son milieu : *commencer petit à petit avec le bec de la faux et faucher en tournant, parfois avec la faux nue* (G. Fèvre, Amance).

C'est aussi avec la faux nue que le faucheur attaquait certaines plantes parasites. Passe pour les bleuets, les pavots, la moutarde des champs. *Celles-ci étaient peu gênantes pour le faucheur, bien qu'elles dépréciaient la récolte. En revanche, les vesces, les gesses, le liseron (**petit ligno**), qui utilisaient les tiges du blé pour support et s'enchevêtraient entre elles, constituaient de véritables embûches ; le faucheur avait parfois bien du mal à dépêtrer sa faux de cette végétation indisciplinée.* (P. Doussot).

Gesse tubereuse envahissant un champ.

M. Mizelle faucille son avoine versée.

Il s'agissait tout particulièrement de la gesse tubéreuse appelée **marcujon, mégujon...** de la vesce cracca : **jargerie, georgerie...** et de l'ervum à quatre graines connue sous le nom de **nujote** ou **lujote.** Aucune de ces papillonnacées n'était appréciée. On savait qu'elles pouvaient envahir un champ dans sa totalité, très facilement. Tellement le parasite faisait corps avec la céréale qu'on pouvait dire : *Hochez de ce côté-ci du champ, cela fait hocher pareillement de l'autre.* (Balnot-sur-Laignes).

Pour sauvegarder sa récolte versée ou envahie par de mauvaises plantes, le moissonneur eut bien souvent recours à l'antique faucille, au volant ou à la sape.

LA SAPE ET LE VOLANT

> *La sape ou faux artésienne (est) une très petite faux fixée à un très petit manche qui s'élève verticalement et dont on se sert, en Artois, en guise de faucille ; on la fait agir d'un seul bras, sans presque se courber.*
>
> M. N. Bouillet. Dictionnaire... op. cit.

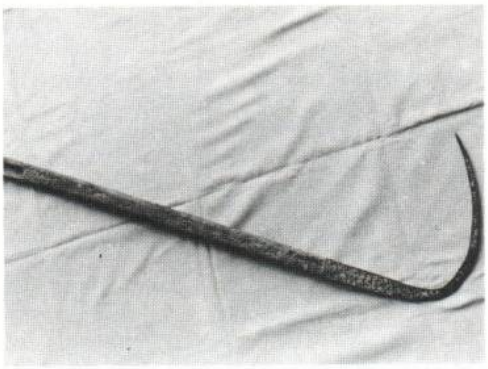
Sa lame est plate et forme avec le manche un angle beaucoup plus fermé que celui de la faux. Elle mesure de 30 à 40 cm de longueur. Son manche de bois est assez court et légèrement recourbé à son extrémité. A l'aide d'une faucille tenue de sa main gauche, le faucheur rassemblait les tiges qu'il inclinait vers lui et qu'il coupait d'un coup de sape maniée de la main droite. Il obtenait une javelle qu'il disposait sur le sol...

Au nord de Reims, aux environs de Neufchâtel, à Menneville (Aisne) il existait déjà, vers 1905, d'importantes exploitations qui utilisaient des ouvriers agricoles pendant la période des moissons et des betteraves. Ceux-ci venaient par familles du Cambrésis, ancienne province de Flandre. On les appelait les **Camberlos.** *Ils travaillaient à la sape avec une grande dextérité et les botteleurs ou ramasseurs avaient parfois du mal à suivre la cadence du faucheur. Ces ouvriers travaillaient à la pièce, logés et nourris par le fermier.* (P. Doussot).

M. Crenilliers se souvient *de sapeurs belges qui venaient en Brie vers 1917-1918 et qui dérivaient avant que passe la moissonneuse-lieuse. Ils avaient en main un crochet de métal à manche de bois. Ce crochet prenait une certaine quantité de céréales qu'ils sapaient comme avec une faucille et qu'ils amassaient sur leur genou. Ils fauchaient en roulant et en tournant un demi-cercle sur leur gauche.*

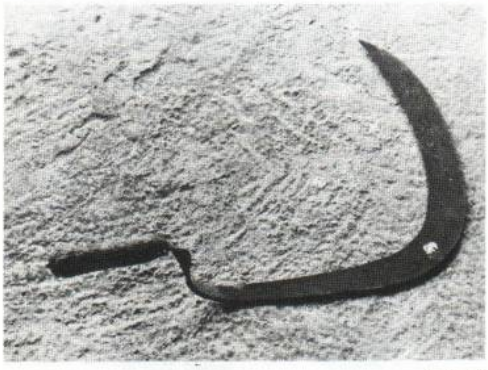
A Pargues, on a connu des sapeurs qui venaient de la Marne pour faire la moisson.

Sape.



Crochet de sapeur.

Fixation de la sape.



Volant.

La sape était aussi utilisée à Rumilly. *Alors que les hommes fauchaient avec la faux à crochets, m'a dit Mme Caillet, mon grand-père utilisait la faucille à dents et la sape.*

On vante ce dernier outil dans un manuel d'agriculture. *La sape maniée par des mains exercées, quoique jeunes, expédie moitié plus d'ouvrage que la faucille ; elle coupe très près du sol et ne fait qu'un tiers de moins de besogne que la faux ; elle mériterait d'être généralement adoptée ; elle est surtout précieuse quand les récoltes sont versées.* (4).

Dans la région d'Etourvy et de Mélisey, un autre instrument appelé **volant,** était utilisé. Ce volant est une sorte de faucille dont la lame non circulaire forme un angle qui rappelle celui de la faux avec son manche. Sa poignée n'est pas située dans le même plan que la lame ; il est, au contraire, déporté, ce qui permet au taillant de raser le sol.

Le volant était utilisé à Villeneuve-au-Chemin, (19) à Mesnil-Saint-Loup. On le connaissait à Rumilly mais on ne s'en servait que pour couper l'herbe destinée aux lapins. (20) (21).

L'APPRENTI FAUCHEUR

Avant de bien connaître le maniement de la faux, il était nécessaire de faire son apprentissage. A un apprenti on confiait une faux vieille et fermée. Vieille parce qu'un manche ou une lame coûtaient cher et qu'il n'était nullement question de risquer de gâcher une faux neuve par inexpérience. Fermée pour que le jeune utilisateur ait moins de peine à faucher pour ses débuts.

On lui confiait si possible une lame de 28 pouces alors qu'un grand faucheur n'hésitait pas à utiliser un engin de 32 pouces (Assenay).

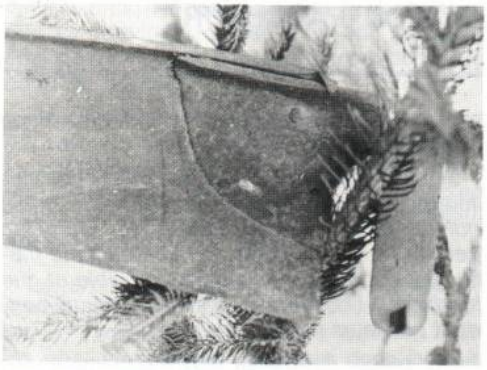
On prodiguait à l'apprenti de nombreux conseils : fauche avec le talon ; ne **pique** *pas, ne* **pioche** *pas* (Balnot-sur-Laignes). Il est en effet, assez difficile à comprendre pour un débutant que, pour bien faucher, on ne doit considérer que le talon de son outil sans trop se soucier de la pointe. Piquer et piocher c'est justement trop s'inquiéter de la pointe de sa lame de faux et s'exposer ainsi à bien des mésaventures.

Un débutant devait prendre garde à ne pas faucher trop près du sol ceci afin de ne pas risquer de rencontrer un caillou, une taupinière ou une simple motte de terre et, alors de casser sa faux. On l'incitait pareillement à ne pas laisser trop de chaume au sol. On disait, s'il ne fauchait pas suffisamment bas, **qu'il fauchait le père et la mère et laissait les petits.** (Montpothier).

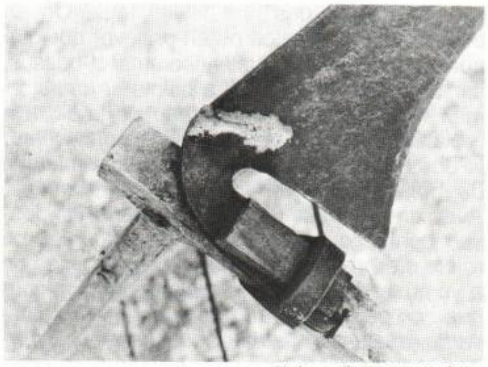
Ni trop bas ni trop haut, un équilibre à respecter.

LA FAUX CASSEE

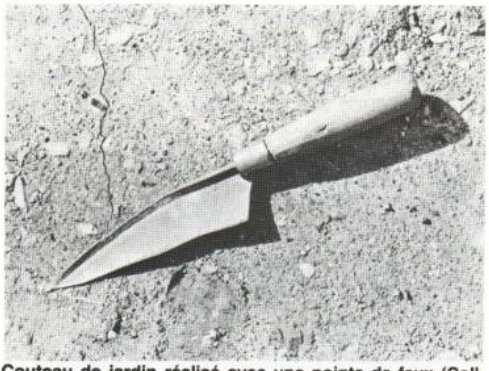
Mais l'expérience aidant, l'apprenti devenait vite un faucheur émérite. A moins que, vraiment, ce ne fût pas dans sa nature de faire un bon faucheur.



Cassure du talon (réparée avec rivets).



Réparation par soudure.



Couteau de jardin réalisé avec une pointe de faux (Coll. Crenilliers).

Si tel n'était pas le cas, il s'exposait à souvent casser sa faux : le manche parfois, la lame plus souvent. Ce qui pouvait arriver aussi à des faucheurs chevronnés. Une pierre, une souche que l'on n'avait pu prévoir et c'était l'incident. Une faux trop ouverte cassait plus facilement qu'une autre.

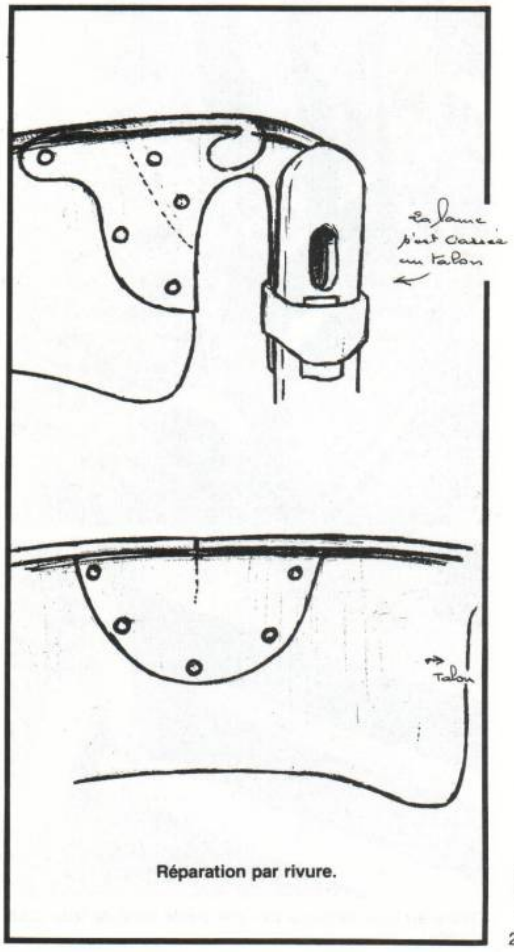
Comme l'achat d'une faux représentait une dépense importante dans le budget d'un paysan, on ne se décidait à en acheter une autre que lorsque c'était vraiment nécessaire. (M. Crenilliers). Si l'accident n'entamait pas l'intégrité de la lame, on réparait. A l'extrême limite, on conservait la vieille faux pour en tirer le meilleur parti possible.

Pour réutiliser une vieille faux, si la cassure s'était produite près de la queue, on pouvait réadapter sa lame sur le talon d'une autre vieille faux. *C'était le maréchal qui était seul qualifié pour réaliser cette opération. Il rivait la bonne lame au vieux talon à l'aide de 4 à 5 rivets placés en dedans c'est-à-dire du côté concave.* (P. Doussot).

Si c'était la nervure de la vieille faux qui avait cédé, on pouvait réajuster la partie correspondante d'un outil réformé.

La brasure au cuivre a été employée par la suite mais sans faire disparaître complètement le rivetage indispensable pour la solidité de l'outil.

Lorsque le taillant était entamé par une légère fêlure, il était possible d'enlever, au burin, une bande parallèle au taillant en ayant soin de suivre la courbure de la lame. Il suffisait ensuite de meuler et de battre la nouvelle faux ainsi obtenue.



Réparation par rivure.

On ne jetait pas une vieille faux. On en pouvait utiliser le talon ou en prélever quelque autre partie pour l'ajuster, comme ci-dessus, sur une faux à réparer. La pointe se transformait facilement en un couteau de jardin. Un rectangle de quelques centimètres prélevé sur le dos d'une faux mise au rebut et emmanché de bois donnait un excellent échardonnoir. Avec un rectangle un peu plus grand, on pouvait confectionner un sarcloir pour orties ou rejets d'arbrisseaux. Dans une faux cassée on a vu aussi découper une raclette pour les écuries : *on en coupait au burin une largeur suffisante, avant de chauffer pour détremper, percer et river.* (R. Clérin). M. Mizelle a pu nous montrer un diable porteur en bois fabriqué par son grand-père, et dont la tête avait été taillée dans une faux récupérée.

Le bon acier d'une vieille faux était toujours utile.

Diable en bois renforcé par une vieille lame de faux (Coll. Mizelle).

LE BON FAUCHEUR

C'est par la qualité du travail rendu qu'on apprécie la valeur d'un ouvrier.

Pour la fauche des céréales et tout particulièrement pour faucher le froment et le seigle qui doivent être transportés à la ferme en gerbes, le bon faucheur arrive très tôt le matin. Il sait que sa besogne est pénible et que la chaleur l'obligera à quitter le champ pendant plusieurs heures par jour.

Sur place, il règle sa faux fraîchement battue car ici la lame doit couper une paille déjà sèche et dure. Les premiers coups de faux lui permettent de parfaire le réglage des crochets, compte-tenu de l'inclinaison des céréales. Puis le travail entre dans sa phase décisive.

La faux bien guidée, coupe sur son trajet semi-circulaire une épaisseur de récolte que règle le pas de l'homme avec une précision telle que pas un brin n'échappe à la coupe.

Les crochets de la faux recueillent les brins coupés qui s'accumulent et forment une grosse poignée que, par un geste précis, le faucheur dépose, appuyée contre la céréale encore debout, correctement placée pour faciliter le travail de l'enjaveleuse.

La hauteur de coupe, sa régularité : de l'empointage au dépointage, sont des marques incontestables de la qualité du faucheur que l'éteule permet de déterminer.

Cette régularité de coupe est le fruit de l'expérience. Elle demande une certaine force physique car la faux à crochets pèse plus de 4 kg ; elle ne glisse pas sur le sol comme la faux à herbe et sa longue lame doit couper la céréale sur tout son parcours à la même hauteur. (R. Morot).

Un bon faucheur doit savoir organiser sa journée. Partir très tôt, de façon à pouvoir commencer dès que la rosée s'estompe et ce, jusqu'à la tombée de la nuit, déduction faite du temps pris pour le repas de midi, alors que le soleil oblige les travailleurs à se retirer à l'ombre pendant environ une heure.

Vers 1899, *les* **calveniés** *travaillaient de l'aube au crépuscule* (Origny-le-Sec). *On partait le matin avant le jour ; on revenait quand le soleil était couché.* (Rumilly).

Voilà donc notre moissonneur ou plutôt nos moissonneurs arrivés sur les lieux. *Le nombre de faucheurs était proportionné à l'importance de l'exploitation. En général les équipes de faucheurs et enjaveleurs travaillaient dans le même champ, répartis dans la longueur de la parcelle, chacun fauchant et enjavelant sa passée, le plus habile ouvrant la marche.* (R. Morot).

Les faux étaient battues et prêtes à fonctionner. On vérifiait le réglage de la lame et des crochets. La pierre était dans son coffin pour affiler le tranchant dès que le besoin s'en

faisait sentir. Ne disait-on pas à Montpothier que la principale qualité d'un bon faucheur était de *bien savoir battre sa faux et donner le coup de* **querse ?**

On peut rapprocher la position du faucheur de celle du tireur debout : les jambes écartées, le pied droit en arrière et faisant presque un angle de 90° avec la direction du pied gauche, ceci afin de rechercher le meilleur aplomb possible. (R. Penard).

Légèrement courbé en avant, précise M. Romanens. Et M. Doussot enchaîne : *Le faucheur, l'extrémité du manche dans la main gauche, la poignée recourbée dans la main droite, fauche, le pied gauche en avant. Il décrit un demi-cercle de droite à gauche, le tronc balançant, en avançant le pied droit puis à nouveau le gauche, de façon qu'au coup de faux suivant, ce dernier se retrouve en avant.*

Cruche de moissonneur (Dampierre).

La façon dont le moissonneur attaquait et menait son travail était fort importante. Il devait prendre son champ dans le bon sens et toujours faucher dans ce sens là. (E. Romanens).

Le faucheur prenait l'emblave sur le dos, dit M. Clérin. *Il y a toujours un côté où elle est légèrement appuyée. C'est de ce côté là qu'il attaquait. C'était plus facile. L'andain fauché tenait mieux appuyé sur la céréale encore debout.*

Toute la réussite tenait enfin à une indispensable régularité, celle de la cadence du travail. Comme on fauchait pendant plus de dix heures chaque jour, il n'aurait pas été raisonnable que le faucheur épuise ses forces dès le début de la matinée. Son coup de faux devait, en fin de soirée, rester le même que celui du matin. Aussi savait-il ménager ses haltes.

Quand il retournait sur sa passée, il tenait la faux à l'épaule ou redressait les épis couchés, les préparant ainsi pour le coup de faux suivant : c'était une occasion de souffler. Il pouvait aussi s'arrêter pour un léger casse-croûte ou pour boire à sa gourde de grès ou à son baril. Il donnait de temps à autre un coup de pierre. A moins qu'il ne s'installe à l'ombre d'un arbre pour battre une faux qui ne coupait plus à son gré.

Toutes ces haltes n'étaient pas signes de paresse, bien au contraire, mais des pauses salutaires et nécessaires dont dépendaient la durée et la qualité du travail. Elles permettaient de soutenir la cadence et de la conserver tout au long de la journée.

Le coup de faux devait passer à ras des cailloux et très horizontalement. Les mauvais faucheurs travaillaient en bateau, ce qui n'était guère apprécié (R. Clérin). *Tout pour un bon faucheur résidait dans la régularité de la hauteur de sa coupe et dans sa façon de placer sa fauchée, parfaitement assemblée et posée.* (R. Morot).

Cela facilitait le travail des ramasseurs et des botteleurs et c'était la fierté du faucheur qu'on ne puisse distinguer ses coups de faux,

« Crapaud », gourde en grès de moissonneur.

« Crapaud », au nom du propriétaire (Coll. Marquot).

que ce soit en regardant l'éteule ou encore en considérant la céréale encore debout. Ni **bateaux** en hauteur, ni **crans** sur la longueur de la passée, le travail était parfait. Mieux qu'avec une machine, auraient dit certains excellents faucheurs, ceux qui se permettaient de passer avec leur faux derrière la javeleuse pour égaliser, redresser les manques et les irrégularités de cet outil moderne dont ils disaient qu'il ne faisait pas intelligemment le travail.

Evidemment, ajoutaient-ils, la javeleuse va plus vite que nous — pas toujours — mais son travail est loin d'avoir la qualité du nôtre.

Ce qui n'a pas empêché la machine d'éliminer peu à peu la faux. Et pourtant, la faux représentait un réel progrès sur la faucille.

RENDEMENT DE LA FAUX

Les manuels ne sont guère d'accord sur les données qui permettraient de chiffrer la différence des rendements. Il est vrai que les conditions météorologiques, la capacité des faucheurs, le fait qu'ils travaillent seuls ou avec des aides, sont des éléments qui entrent en ligne de compte dans l'évaluation du travail. Si tous ces éléments ne sont pas précisés, il ne faut attribuer aux chiffres qu'une valeur relative (22).

Voici cependant, pour la faux, quelques témoignages.

A Rachecourt, un faucheur de grande force abattait ses deux **journaux** *(66 ares) chaque jour.* (H. Multier).

Le père Cordier, de Villemeureuil, fauchait 35 à 40 ares de blé (presque **un arpent***) dans sa journée. La grand-mère bottelait par derrière. Ils gagnaient un* **boisseau du journal** *(33 ares)* (R. Leblanc).

Quoi qu'il en soit, quelles que soient les différences constatées, il est évident que la faux a constitué un progrès certain sur la faucille. C'est un outil que nos parents ont apprécié. C'est la raison pour laquelle la vieille faux à crochets aura droit à tout notre respect quand nous la retrouverons dans le grenier ou bien au fond de la grange. Un outil dont le maniement a coûté tant de sueur en même temps qu'il a été source de joie et de satisfaction, d'orgueil même, pour ceux qui l'ont employée.

J. DAUNAY.

REPERTOIRE ALPHABETIQUE DES COMMUNES ET REFERENCES

AILLEVILLE (A) Mme Yvette Demaria (Mmes Adam, Davin, Griselle).
AMANCE (A) M. Georges Fèvre.
ASSENAY (A) M. Pierre Jacquinot.
AVANT-LES-MARCILLY (A) M. Félicien Mizelle.
BALNOT-SUR-LAIGNES (A) M. Maurice Crenilliers.
BANNES (M) Abbé Louis Colombar (M. X. né en 1903).
BERULLES (A) M. Buisson.
BISSEUIL (M) M. François.
BOEURS-EN-OTHE (Y) M. Buisson.
BREVONNES (A) M. Drujon.
BRIENNE-LA-VIEILLE (A) Marguillier. *Sta. Comm. de Brienne.* 1880.
CHANNES (A) M. Pierre Doussot.
CHAOURCE (A) M. Pierre Doussot.
CHARBUY (Y) M. Joël Nevers. *Moissons et battages d'antan.*
COLOMBÉ-LA-FOSSE (A) M. Jacquot.
COURSAN-EN-OTHE (A) M. Robert Henry.
COURTERON (A) Mlle Chollot.
CRENEY (A) M. Fernand Champlon.
DIENVILLE (A) M. Louis Vouilleminot.
DIERREY-SAINT-JULIEN (A) Mme Gorget.
ETOURVY (A) M. Pierre Doussot.
FAYL-BILLOT (HM) M. Gilles Fourtier (M. Perrin-Delanne).
FRESNOY-LE-CHATEAU (A) M. Toussaint.
ISLE-AUBIGNY (A) Mme Lacot (M. et Mme Charles Boude).
LHUITRE (A) Drouard. *Stat. de la Comm. de Lhuître.* 1883.
LIGNOL-LE-CHATEAU (A) Thouvenin. *Hist. de la comm. de Lignol.* 1915.
LUSIGNY (A) Guillemot. *Stat. de la comm. de Lusigny.* 1877.
MARAYE-EN-OTHE (A) M. Patrice Diot (M Mme Bernard Darse).
MELISEY (Y) M. Pierre Doussot.
MESNIL-SAINT-LOUP (A) Fête des Moissons, 2 sept 1979.
MESNIL-SAINT-PERE (A) M. Mme Charton.
MESSON (A) Joffrin. *Stat. de la comm. de Messon.* 1877.
MONPOTHIER (A) M. Jean-Marie Corbet (M. Emile Romanens).
MONTSUZAIN (A) Bourgeois. *Monog. de la comm. de Montsuzain.* 1909.
NULLY (HM) Abbé Isoir. *Au pays des Urans.* (Souvenirs des familles Vouthier-Bruant).
ORIGNY-LE-SEC (A) Etienne Huez. *Monog. d'Origny.* 1966.
PARGUES (A) M. Fleuchet.
POINSON-LES-NOGENT (HM) L. Gallion Boisselier. *J'ai une dent contre vous,* dans Histoire et Traditions de Champagne.
POLISY (A) M. Pierre Diligent.
POUAN-LES-VALLEES (A) M. René Morot.
PRUGNY (A) Caillat. *Stat. comm. de Prugny.* 1877 (Auxence Caillat a été instituteur à Prugny de 1853 à 1884).
RACHECOURT-SUR-BLAISE (HM) M. Henri Multier.
ROMILLY-SUR-SEINE (A) M. Toussaint.
ROUVRES-LES-VIGNES (A) Thévenin. *Hist. de la comm. de Rouvres.*
RUMILLY-LES-VAUDES (A) Mme Caillet, MM. Georges Finot, Jules Philbert, Georges Vuibert.
SAINT-MARDS-EN-OTHE (A) Mme Anne-Marie Arapu.
TRANCAULT-LE-REPOS (A) M. Pierre Simonet.
TROISSY-BOUQUIGNY (M) *Aperçu sur l'histoire rurale de T.B.* (A. Douce J. Rebillard sous la direction de J.-P. Prod'homme).
VERRIERES (M) Mme Procureur.
VILLENEUVE-AU-CHEMIN (A) M. Roger Clérin.
VILLEMEREUIL (A) M. René Leblanc. M. Roger Penard.
VILLE-AU-BOIS-LES-SOULAINES (A) Laloy. *Stat. commun. de V à B.* 1877.
VILLERY (A) Mme Erre (M. Roger Roizard).
VILLY-LE-MARECHAL (A) M. Roger Penard.
VITRY-LE-CROISE (A) Battage à l'ancienne. Août 1979.
VOUGREY (A) *Stat. de Vougrey.* 1880.
VILLY-EN-TRODES (A) M. Maurice Crenilliers.

1) Autriche.
2) Larousse agricole.
3) Nous en reparlerons lorsque nous aurons l'occasion de traiter de la fenaison.
4) Victor Rendu. *Notions élémentaires d'agriculture à l'usage des écoles primaires.* Lib. Hachette Paris 1877.
5) Tresse. *Le développement de la fabrication de la faux en France de 1785 à 1827.* Cité dans Histoire de la France rurale. Editions du Seuil, t. I, p. 205.
6) Laloy. *Statistique comm. de Ville-au-Bois-lès-Soulaines.* 1877 ms.
7) Joffrin. *Commune de Messon. Statistique.* 1877 ms.
8) Drouard. *Stat. de la comm. de Lhuître.* 1883.
9) Maille. *Stat. de Vougrey.* 1880.
10) Marguillier. *Stat. comm. de Brienne-la-Vieille.* 1880.
11) Voir le Répertoire alphabétique des noms de communes, en fin d'article.
12) Etienne Huez. *Monographie d'Origny-le-Sec.* 1966 ms.
13) L. Gallion Boisselier. *J'ai une dent contre vous* dans Histoire et Traditions de Champagne.
14) Document Bibliothèque de Travail. C.E.L. Cannes.
15) F. Sigaut. Bulletin de la Société d'Ethnographie française. 1977. N° 3.
16) Revue du Folklore de l'Aube. N° 3, fiche 2.
17) L. Gallion Boisselier. Op. cit.
18) M. Roger Penard nous signale qu'en Prusse orientale on vérifie la bonne ouverture de la faux avec une ficelle immobilisée avec le pouce sur la poignée du milieu. Cette ficelle est

TOT PA LOS ÉTRAINS

Moissonner avec une faux est un travail récent. Les mots pour le définir ont donc été empruntés, soit au français du XIXe siècle, soit aux travaux similaires plus anciennement connus comme la moisson à la faucille ou la fenaison.

Ainsi la **faux** [fo], du vieux français *fals, faus* (XIIe), latin *falx,* devint lorsqu'elle fut équipée pour la moisson une **faux-à-crochets** ou **faux-à-harnais,** parfois une **faux-à-ratlo** [foaɑtlo], de *rastel* (fin XIIe), latin *rastellum,* petit rateau. Ou, par ironie, une **faux parisienne.** Ce qualificatif « parisien » indiquant toujours un travail de mauvaise qualité, ainsi, *visser à la parisienne* indique que l'on place une vis... au marteau ! Le terme le plus spécifique semble être **faux-à-houloir** [foau: lwar] en effet le **houloir** [u:lwar] ou **holoir** [o: lwar] était anciennement un croc à quatre dents servant à ramasser les céréales éparses ou mêlées de chardons, du vieux français *holer* (XIIIe), lancer, issu du francique *houwa,* tailler, qui est à l'origine de l'allemand *Heu* et de l'anglais *hay,* foin et du français *houlette.*

Parfois on utilisait une faux à lame courte, un **fauchon** [foʃõ] ou **fauchet** [foʃɛ], *fauchet* (1268 - Livre des métiers Etienne Boileau), latin *falcis,* faux.

La faux est constituée d'un manche, le **faucher** [foʃe] et d'une lame, reliés par une armature, le **viare** [vjɑ:r], du gaulois *viria,* bracelet.

Le tranchant de la lame, c'est la **bate** [bat], du vieux français *bateis* (1190), destiné à être battu, du gaulois *battere,* battre.

Précisément, si un faucheur battait mal sa faux, il pouvait la **lenterner** [lɛ̃tɛrne], du mot *lent* (1080 - Chanson de Roland), sans force, latin *lentum,* souple.

Le moissonneur est un **moichnou** [mwaʃnu], **méchnou** [meʃnu], **meuchneu** [mœʃnœ], l'action de moissonner, **moicner** [mwakne], **moichner** [mwaʃne], **méchoner** [meʃone], la moisson, **méchon** [meʃõ], **meuchon** [mœʃõ], **moichon** [mwaʃõ], du vieux français *mois, mes* (XIIIe), *moisson* (1080), *messoner* (1270), latin populaire *messionem* de *messem.* L'excellent ouvrier est le **calvenier** [kalvœnje], comme Attila, il ne laisse rien après son passage. C'est le sens de la racine indo-européenne *kalv,* sanskri *kulvah,* latin *calvus, calvaria,* sans végétation, glâbre, qui a formé en français *calvitie* et *calvaire* (par similitude avec un crâne, un « mont-chauve », en hébreu *golgotha...).*

Coutler [kutle], c'est faucher vite et bien, *colteler* (1288) frapper à coups de couteau, latin *culter,* couteau. Il ne faut pas confondre ce mot avec la **coutlée** [kutle:] qui est la quantité abattue d'un seul coup de faux - ou de faucille - de l'ancien *cuelte, colte* (XIIIe) cueillette des grains, latin populaire *colligere,* qui est à l'origine du français *récolte.*

Chaque poignée d'épis prise par le faucheur est une **manvée** [mɑ̃ve:], au Moyen-Age la *manvée* (1120) était déjà une poignée d'épis, une gerbe, du latin populaire *manuata,* latin *manus,* main.

A la faux, chaque tas jeté régulièrement forme une **javelle** [ʒavɛl], du vieux *javel* (XIIe), *javele* (1190), botte de blé, du gaulois *gabella.* Une rangée de javelles forme l'**andain** [ɑ̃dɛ̃], mot du XIIIe siècle également d'origine gauloise. Ces javelles sont ensuite réunies tête-bêche, **bechvatées** [bɛʃvate:], mot constitué du préfixe *bes,* latin *bis,* ayant le sens duplicatif mais également le sens de faux, mal fait, et de *chevaler* (XIIIe), chevaucher, latin *caballum,* cheval.

Après moisson il ne reste plus dans le champ que les chaumes, les **éteules** [etœ:l], *esteule, esteuille, estoble* (XIIe) du latin populaire *stupula,* latin *stipula,* tiges de céréales dont la racine indo-européenne *stip* signifie raide. On dit également les **étrains** [etrɛ̃] ou les **étraines** [etrɛ:n], du celte armoricain *struba,* couper à la faucille, d'où le français *estropier.*

Chaque **manvée** était **acotée** [akote:] c'est-à-dire posée debout contre les céréales non coupées, en vieux français *acoter* (1155), *acoster* (1190), appuyer, formé du préfixe inchoactif *a* et de *coste,* latin *costa,* côte, côté.

La mesure de longueur pour faire un **andain** (quelle que soit la dimension du champ) était une **passée** [pɑse:], en français médiéval, *passée* (1288), ouverture, brèche, latin *passus,* pas, de *pandere,* déployer, dont la racine européenne *pet* donne l'idée d'ouvrir.

---

raidie et pincée à hauteur du dos de la faux, au niveau du talon. En opérant un arc de cercle, ce repère doit tomber exactement à la pointe de la faux.

19) Revue du Folklore de l'Aube. N° 3.

20) On l'appelait « dague ».

21) A Charbuy (Y), on moissonnait autrefois avec un instrument semblable appelé « quian ».

22) D'après la Bibliothèque du Travail. En 1800, il fallait une heure pour faucher un are avec une faucille alors qu'en 1870, avec la faux armée, le moissonneur ne donnait plus que 20 mn de son temps. (Cité par M. Clérin).

D'après le manuel d'agriculture de H. Raquet (A. Colin éd.) on pouvait fauciller 20 ares dans une journée. Avec la sape, la surface passait à 30 et même 40 ares. La faux permettait de moissonner 40 à 60 ares de céréales. (Cité par M. Corbet).

Le faucheur devait ensuite revenir sur ses pas, **racueillir** [rakφji:r], de *racoillir* (XIIe), rassembler, échanger, *acoillir, acueillir* (1080), ramasser, poursuivre, former du préfixe *ra* ou *a* et de *cueillir,* latin *colligere,* récolter.

Chaque rang de moissonneurs (ou de vendangeurs) est un **ordon** [ordõ], c'est le vieux français *ordon* (1307), *ordene* (1080), ordre, latin *ordinem.* On conçoit d'ailleurs qu'il fallait un ordre, une harmonie rigoureuse pour que les faucheurs puissent travailler de concert. Une harmonie qui pouvait être rompue par un ouvrier qui fauchait **à crens** [akrɑ̃], c'est-à-dire à des niveaux variables, de *cren* (1360), *crener,* latin populaire *crena,* entaille.

Chaque moissonneur portait à la ceinture un nécessaire pour aiguiser la faux, constitué d'un étui de bois, de corne ou de laiton, empli d'eau et dans lequel se trouvait la pierre à aiguiser. Cet étui est un **cofin** [kofɛ̃] **coufin** [kufɛ̃], vieux français *cofin* (1220), provençal *coufo,* du grec *cophinum,* corbeille. Plus spécifiquement on dit le **couiller** [kuje], **couillet** [kujɛ], **couilleu** [kujφ:], **couillar** [kujɑr], **gauiller** [go:je], **gouiller** [guje], **coi** [kwa], **couer** [kwe], couet [kwɛ], c'est l'ancien *coil, coille* (1265), *cous* (XIIe), latin populaire *colea,* latin *coleum,* sac de cuir, ayant également le sens *coleus,* testicule.

La pierre est une **queure** [kφr], **queurse** [kφrs], **querse** [kɛrs] avec laquelle on peut **queurser** [kφrse], aiguiser. Il faut se souvenir que cette pierre est de section quadrangulaire, *quarel* (1080), objet carré de *quaré* (XIIe), bien taillé, latin *quadrare,* rendre carré, du sanskri *catvarah,* quatre. Le français *équarrir* a la même origine.

Sa forme allongée et oblongue lui a valu aussi la désignation **coue** [ku:], **cuée** [kye:], **cousse** [kus], **queusse,** [kφ:s], de *coe, cue* (1080), latin populaire *coda,* latin *cauda,* queue. Ces noms ont donné les verbes **raicousser** [rɛkuse], **récousser** [rekuse], aiguiser.

En dehors du travail spécifique de la faux, une pierre à aiguiser est une **ragüjote** [ragyʒɔt], **raigueujote** [rɛgφʒɔt], **raiguijote** [rɛgiʒɔt]. Elle sert à **ragüjer** [ragyʒe], **raigüjer** [rɛgyʒe], **raigueujer** [rɛgφʒe], **aiguhier** [ɛgy:je], de *agu* (1080), latin *acutum,* aigu (avec préfixe itératif *r*).

Le **raigüjou** [regyʒu], **rémoulou** [remulu], **rpassou** [rpɑsu], c'est le rémouleur qui use principalement d'une meule rotative avec laquelle il peut **rémoure** [remur], **rémouler** [remule], rémoudre, de *moldre* (XIIe), latin *molere,* moudre.

Autrefois les lames de faux étaient livrées brutes. Il fallait donc former le tranchant à la meule, **effondrer** [efõdre] la faux, du vieux français *esfondrer* (fin XIIe), *fondrer* (XIIIe), enfoncer, dérivé de *fonder* (XIIe), établir, du latin *fundare,* consolider.

Malgré les « progrès » apportés par la faux à harnais, le moissonneur devait parfois reprendre le procédé ancestral de la faucille. Notamment lorsque les épis avaient été couchés par le vent ou la pluie et que le champ était **gaulé** [go:le], **gauillé** [go:je], comme frappé par une *gaule,* germanique *walu,* perche, dérivé de *wald,* bois.

Il devait alors **soyer** [so:je] les céréales avec la **seille** [sɛj], **soye** [sɔj], faucille. Ces mots sont ceux du Moyen-Age, *soier, seïer, seer* (XIIe), moissonner, *seeille, seaille* (XIII), faucille, latin *secare,* racine indo-européenne *sek,* couper (d'ou l'anglais *sickle,* faucille).

Après quoi, tous pouvaient se réunir et danser une variante de chibreli dite **soyote** [sojɔt], **seuyote** [sφjɔt], **sèyote** [sɛjɔt], soit parce que les gestes ressemblent aux mouvements de sciage - ou de ciseaux - soit parce que cette danse était propre à la période des moissons.

Cette dernière raison est celle retenue par la tradition qui veut que cette danse (la seule où le départ soit donné du pied droit ?) ait été « importée » par les journaliers wallons (Belgique) venant faire la moisson en Champagne ?

G. ROY

HORS DE SON VILLAGE

Il était une fois... les faucheurs exilés. Ainsi pourrait s'appeler l'histoire de ceux qui — parce que le pays ne pouvait les nourrir, étaient obligés de s'en aller ailleurs, louer leurs bras et leurs faux.

L'exode saisonnier de ces travailleurs se faisait dans le sens pays vignoble ou Forêt d'Othe, en direction du Nogentais et de la Brie.

De Meurville, ils partaient en Brie, de pieds (1). Ceux de Courteron demandaient à leur maire un certificat de bonne vie et mœurs (2). Ce laissez-passer leur permettait d'espérer coucher dans une grange le long du chemin.

Saint-Lupien accueillait les gens de la Forêt d'Othe, toujours les mêmes (3). On raconte qu'à Dierrey, les moissonneurs arrivaient en équipe, coiffés d'un chapeau haut de forme, ce qui accréditait l'idée d'une sorte de compagnonnage.

Les Charbuysiens (Yonne) furent avisés, *le 4 thermidor an II qu'un bateau allait partir d'Auxerre pour conduire en Seine-et-Marne ceux qui voulaient moissonner. Ils devaient se munir de faucilles.* (4).

A Nully, les moissonneurs arrivaient individuellement, par familles entières ou par groupes d'associés, venant du plateau de Langres, de Lorraine ou d'Alsace. Les groupes se louaient dans les grosses maisons où ils formaient ce qu'on appelait des **ordons.** *Chose curieuse. La plupart de ces gens avaient avec eux un rossignol aveugle enfermé dans un sabot, qu'ils emportaient aux champs, et qui chantait à tue-tête du matin au soir.* (5).

Ensuite, ce ne sont plus que les spécialistes des moissons difficiles qui se sont déplacés. Ces sapeurs, par exemple, qui venaient de la Marne, pour faire la moisson à Pargues. Ces ouvriers agricoles venus du Nord jusqu'à Montpothier, pour faucher à la faucille un champ de céréales complètement versé.

Une histoire à imaginer, que l'un des protagonistes aurait pu écrire. A la manière de ces Compagnons du Tour de France qui nous ont conté leurs pérégrinations.

1) Vers 1875.
2) Folklore de Champagne N° 67-53.
3) Jossier. *Histoire de Somme-Fontaine, Saint-Lupien.*
4) *Moissons et battages d'antan.* Programme des fêtes de moisson à Charbuy (Y).
5) Abbé Isoir. *Au pays des Urans.*

INCROYABLE

Le père Vin était parti de bonne heure, pour faucher.

De très bonne heure. C'est-à-dire avant que le jour se lève. Il faisait encore sombre lorsqu'il commença à faucher.

Comme c'était dur. Malgré une faux fraîchement battue. Comme elle était pénible, ce matin là, la fauchaison. Bien plus difficile qu'à l'habitude.

Mais on n'avait pas coutume de rechigner en ce temps-là. Et le père Vin fauchait...

Jusqu'à ce, que le jour arrivant, il s'aperçoive qu'il avait fauché des arbres. Les arbres d'un taillis de 3 ans !

R. LEBLANC.

LA PIERRE A AIGUISER

Dans son bulletin scolaire « La Préhistoire dans notre région », notre ami Félicien Mizelle parle de la **Pierre à repasser** d'Avant-lès-Marcilly et des **pierres dites des Cœurs,** à Bercenay. Les recherches faites en classe font évoquer par les élèves, le coup de **queure** donné à sa faux par le papa de l'un d'eux. Dans un « gros » dictionnaire, on trouve que la « querce » ou la « querse » est un outil avec lequel les tanneurs enlèvent le poil des peaux.

Il est probable qu'une relation existe entre ces mots de notre ancien parler et ces mégalithes dans les rainures desquels on pense que les hommes préhistoriques polissaient leurs outils de pierre.

Ce qui ne peut nous faire oublier tout à fait la légende d'un Gargantua à qui l'une de ces pierres aurait pu servir à aiguiser sa faux.

DIALOGUE AVEC UN SOURD

— Bonjour Guillaume
— Oui, Monsieur, j'fauche
— Pour qui fauches-tu ?
— J'gagne un écu.
— Mais Guillaume ! quand j'te parle d'une façon, tu m'réponds de l'autre.
— Eh bien, monsieur, Si j'fauche pas pour vous, j'fauchrai pour un autre.

Conté par M. Jean Puissant qui situe les deux personnages comme étant l'un, un employeur éventuel et l'autre, un ouvrier qui ne tient pas à travailler pour le premier.

Ma grand-mère (Trannes) parlait d'un dialogue entre deux sourds.

De Jean Déguilly. L'anecdote qui a cours dans sa famille réside dans le court dialogue suivant, mettant en scène un dur d'oreille qui triche avec sa demi-surdité :
— Combien ton viau ?
— Oui, Monsieur, j'fauche.

LE BOIS DE LA DAME

Ce matin là, la Delphine avait réveillé son mari très tôt. Celui-ci avait projeté de faucher le carré de blé de M. Hector.

Le voilà parti avec son **fauchet** tout neuf, son **couet** et une bonne pierre.

Il faisait noir comme dans un four, mais le père Lamy connaissait parfaitement le chemin du Fragne. Il suffisait de suivre le cours de la rivière puis de faire quarante pas avant d'arriver à la pièce de blé.

Ecoutons le père Lamy :

J'arrive. J'entends la paille geindre. C'est la preuve que le blé est mûr.

Je ne fais ni une ni deux, je dégaine ma faux et j'attaque. Ah ! le père Noireau l'avait bien battue, ma faux ; elle tranchait comme un rasoir.

Je fauchais, je fauchais... quasiment trois cordes à la fois.

Il y avait bien des moments où je sentais que c'était dur. J'en voulais à ce propre à rien d'Hector d'avoir laissé tant de chardons.

Deux heures se passent à toujours faucher.

Les coqs chantaient et le jour commençait à se lever. Je me retourne et m'aperçois... que j'avais fauché une bonne moitié du bois de la Dame. Pensez ! des chênes d'un taillis de sept ans ! Que je prenais pour des chardons !

Histoire contée en patois dans Suchottons. Journal de la M.J.C. de Landreville-Viviers, n° 10.1976.

SOUVENIRS D'ENFANCE

C'était, dans ce temps, un rude métier que celui de moissonner, alors que les machines agricoles étaient inconnues et que la faux était réservée pour les foins et les avoines et que les blés étaient coupés à la main, avec la faucille. Il fallait passer de longues journées depuis 3 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, le corps plié en deux, la tête près du soleil brûlant. Ah ! mes amis, quel mal de reins. J'en ai été dans mon jeune âge de ce métier de damnés, aux côtés de mes parents. Nous étions chargés, mon frère et moi, de plumer les roises, chacune la nôtre, c'est-à-dire de fauciller le blé ordinairement rare et maigre qui venait sur les bas-côtés du champ. Le sol est généralement argilo-calcaire et, par suite, imperméable ; on est obligé, pour que les ampouilles ne soient pas recouvertes et noyées par les eaux d'hiver, de bomber les champs en dos d'âne, afin de rejeter les eaux dans les roises ou fossés qui bordent les champs ; d'où il résulte que, sur ces roises longtemps inondées, le blé pousse moins dru que sur les parties élevées.

Malgré la fatigue de ce travail réservé aux enfants, malgré l'excessive chaleur, la moisson ne manquait pas pour eux d'agrément. N'était-ce pas un plaisir de voir poindre l'aurore puis le soleil se lever majestueusement dans un ciel pur ? De voir courir les lièvres et les perdrix et les alouettes, de se tenir en ligne avec les vrais travailleurs, de ne pas se laisser distancer, d'être loué dans son travail ? Puis de revenir au village chercher la soupe vers l'heure de midi, de s'asseoir avec tout le monde pour manger à l'ombre des grands arbres, près d'une source fraîche, sur un gazon touffu, d'écouter les chansons des jeunes filles, les bons mots des grands garçons rieurs ?

Nully H.M. Abbé Isoir. *Au pays de Vrans.* (Souvenirs des familles Vauthier - Bruant.

QUELQUES DICTONS

Juin fait l'épi,
Juillet le fleurit,
Août le murit.

A la Saint-Laurent,
Faucille au froment.

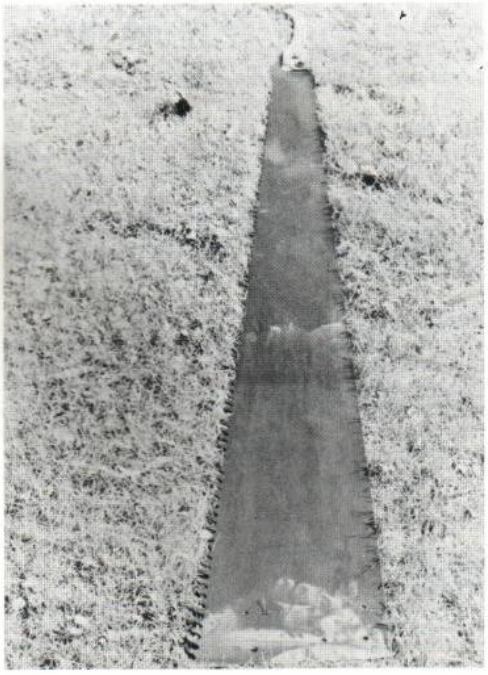
En juillet,
Faucille au poignet.

Qu'est-ce ?

Quel est cet objet en fonte moulée, dont l'anneau de préhension rappelle celui d'un bougeoir, et qui possède trois pieds ? Il est décoré d'une feuille et de fruits de vigne-vierge.

Une scie à pierre.

A l'origine cette scie possédait deux poignées. Qui nous dira la forme de celle qui manque ?



Amis adhérents et abonnés.

Une regrettable erreur nous a fait porter le millésime 1979 dans l'appel à renouvellement de cotisation que vous avez reçu avec le numéro 67.

Il s'agissait cependant bien de la cotisation pour 1980.

Les adhérents et abonnés qui n'ont pas rectifié d'eux-mêmes voudront bien excuser cette bévue.

Deux situations peuvent donc encore se présenter :

A - Vous avez réglé la somme due pour l'année qui commence. Nous vous remercions de votre confiance et de votre aide.

B - Vous n'êtes pas encore en règle avec notre Trésorière. N'omettez pas de régulariser par courrier (40 F au C.C.P. Safac 16 832 44 Paris). Si possible, tout de suite. Afin de ne pas oublier. Et pour ne pas compliquer l'administration, déjà lourde, de notre Association. Un grand merci !

Nous n'osons envisager une troisième possibilité. Celle qui vous ferait renoncer à la lecture de FOLKLORE DE CHAMPAGNE. Nous le regretterions vivement. Dans ce cas, voudriez-vous avoir la bonté de nous retourner le présent bulletin ?

Notre tarif.

Si vous n'avez pas l'emploi de notre tarif 1980 (de couleur jaune), faites-nous l'amitié de l'envoyer à l'un de vos amis qui ne nous connaît pas encore.

Il sera peut-être intéressé.

Des Anglais à Polisot.

Conduits par Michèle Andrieux, des amis anglais ont été reçus dans l'Aube pendant environ une semaine.

Ils ont été accueillis, le vendredi 2 novembre par le groupe « Les Gayettes » de Polisot. Après l'apéritif auquel assistait M. Giraud, maire de la commune, l'Entente Sportive et Culturelle, présidée par M. Alain Léveillet offrait à ses visiteurs un repas composé exclusivement de mets champenois (Andouillettes et potée préparée par Mmes Léveillet et Baroni).

Après cette collation, les invités, le groupe des Gayettes et celui des Riceys (Les Cnas dou Solé) devaient se retrouver dans la salle du Foyer.

« Une bien belle image de bonne compréhension et d'amitié que cette soirée ». (Libération Champagne).

Tirage au sort.

Afin de mettre au point un détail de son prochain spectacle, le Groupe « Les Morelles » de Sainte-Marie-du-Lac nous avait posé la question suivante : « Quels étaient, autrefois, les bons et les mauvais numéros ? ».

Question posée à Mme Sauterot, de la Bibliothèque Centrale de Prêt qui, faute de documents, la répercuta auprès de la Bibliothèque municipale de Troyes.

M. Monrosier, Conservateur adjoint, a bien voulu faire les recherches. Nous l'en remercions vivement. Voici ce que nous retenons de sa réponse.

1 - Autant de bulletins numérotés que de conscrits étaient prévus et mêlés. Si l'on avait besoin de cinquante hommes, ceux qui tiraient l'un des cinquante premiers numéros étaient « partants ». Les numéros supérieurs à 50 étaient donc de « bons » numéros.

2 - Avant la Révolution, le système était différent. Des bulletins de couleur noire (autant que d'hommes nécessaires) étaient mêlés aux bulletins blancs. Inutile de préciser quels étaient ceux que les conscrits préféraient tirer.

3 - Une autre façon de procéder consistait à mêler aux bulletins blancs autant de papiers qu'il fallait, sur lesquels était portée la mention « soldat ».

Celui qui devait répondre à l'appel se trouvait ainsi automatiquement désigné.

Nota : — En 1793, la commune de Rumilly doit fournir onze « volontaires ». Le 9 mars, le Commissaire du Conseil exécutif passe à la mairie pour y recevoir les inscriptions mais personne ne répond à son appel. La municipalité n'a d'autre solution que le tirage au sort.

Dans un chapeau, sont déposés autant de bulletins blancs — sauf onze bulletins portant la mention : « sorti » — qu'il y a de noms sur la liste des citoyens aptes à servir la République.

Chacun, appelé dans l'ordre alphabétique des noms de baptême, tire son bulletin (J. Daunay, Rumilly, histoire de mon village).

Puits en cloche ou en bouteille.

(De M. Roland Louvrier à Villiers-le-Sec (Hte-M.)

Sous ma cour, j'ai trouvé un puits de 3 m de profondeur, fermé au-dessus par un œil-de-bœuf.

Il a la forme d'une cloche. Son fond est occupé par un cône de déjections qui peut ressembler à un cul de bouteille.

Je ne suis pas le seul à posséder un tel puits. Les autres que je connais sont surmontés d'une margelle.

Je ne sais pas le système qui permet aux pierres de former une sorte de coupole « sans clé de voûte ». Et cela paraît très solide.

Le puits « en cloche » doit être peu profond et permettre de stocker l'eau d'une nappe de faible débit.

(Cf. notre numéro 62).

Les cloches d'un décès.

Compléments apportés par Mme Henriette Gorget d'Estissac.

Estissac (A.) Le glas était sonné par deux cloches sur une cadence très marquée, chantonné par les enfants de chœur tirant les cordes.

« Ton corps est mort.
Ton âm' n'y est pas ».

Nord de la Champagne :

« Ton corps est mort
Ton âme s'envole
Au paradis
Ou en enfer ».

Bréviandes (A). Avant 1914, le père Henry, jardinier-maraîcher, qui n'aimait pas les « bourgeois » affirmait que, lorsque l'un de ceux-ci décédait, le glas s'égrenait lentement sur l'air de « Ya gras ! Y a gras ! » répétés tant que durait la sonnerie.

Notre-Dame des Vignes à Neuville-sur-Seine. Les frères Charton, sculpteurs à Dampierre (A).

(Voir le numéro 65 de FOLKLORE DE CHAMPAGNE).

« Originaire de Villenauxe, pays vignoble à l'époque, l'abbé Poupelier s'entendait parfaitement bien avec les habitants de Neuville-sur-Seine, parmi lesquels il passa 52 ans (1831-1883). Curé bâtisseur, il édifia la chapelle en l'honneur de sainte Philomène, la petite sainte si populaire au curé d'Ars... (Comble de l'ironie, on s'aperçoit aujourd'hui qu'elle n'a jamais existé).

Ensuite, sur la colline appelée Champbouton, l'abbé Poupelier conçut le projet d'élever une colonne surmontée d'une statue de la Sainte-Vierge qui serait Notre-Dame-des-Vignes.

La colonne qui sert de piédestal rappelle celle que l'abbé Poupelier avait admirée à Rome, place d'Espagne ; elle est surmontée de la statue colossale citée plus haut. D'une main, la Vierge tient une grappe de raisin, symbole du travail des habitants de la contrée et, de l'autre, elle montre le ciel, l'invoquant pour protéger les vignobles qu'elle semble implorer du regard.

La statue est due au ciseau de Louis Charton-Joannot de Dampierre et mesure cinq mètres de haut. La sculpture de la colonne, du chapiteau corinthien et des quatre façades du monument est l'œuvre d'Athanase Charton-Froissard, frère du statuaire. Les devis, dessins et plans ont été établis par M. Laurent, alors architecte de la ville de Nîmes (Gard). On reste surpris de la somme de travail et de persévérance qu'il a fallu pour ériger un monument de cette importance sur une colline haute déjà de 118 mètres et d'accès difficile. (Ne fallait-il pas faire un détour de cinq kilomètres pour arriver au lieu d'érection du monument, distant cependant de 1 800 m du village ?).

Les frères Charton sont les auteurs de trois statues de plein air établies à Cunfin, à Vougrey et à Neuville-sur-Vanne.

La bénédiction de la statue de Notre-Dame-des-Vignes eut lieu le 19 septembre 1864 et rassembla une assistance évaluée à 10 000 personnes. Cette foule groupait de nombreuses fanfares et orphéons ; on n'en sera pas surpris car l'abbé Poupelier appartenait au monde musical ayant lui-même fait paraître un recueil de cantiques tiré à 30 000 exemplaires. En l'honneur de Notre-Dame-des-Vignes il avait composé un cantique et une cantate spéciale qui furent chantés à la bénédiction de la statue.

Communiqué par M. Gilbert Thiébaut, conseiller général, maire de Dampierre, renseigné par M. Villat.

Précisions sur le pain, à Amance.

La galette à l'huile était nommée **pafourne.**

Le quartier. M. Formont, à Dienville, offrait le quartier. Je conserve un bon souvenir de ce boulanger qui vendait également un petit pain rond qui, comme son quartier, était excellent.

Pain bénit. Etant enfant de chœur, je me souviens que nous découpions la croix du pain bénit pour l'offrir au prêtre. Une autre part servait de **« chantiau ».**

Carclins. Il fallait avoir de bonnes dents.

Pain au poids. Le supplément était dénommé **renchargeon.**

Don à la Safac.

Une scie à pierre. M. Patrick Maillot.

La foudre.

M. Clément, de Romilly, nous communique un extrait du Dictionnaire géographique portatif... traduit de l'anglais par Vosgien. Paris. 1803, qui donne :
TONNERRE. Bruit éclatant et terrible causé par une exhalaison enflammée qui est enfermée dans la nue. **Le tonnerre est tombé sur cette tour...**
FOUDRE. Exhalaison enflammée qui sort de la nue avec éclat et violence...

M. Clément nous signale aussi que « son petit fox-terrier contourne, en descendant du trottoir, un coffret métallique assurant le fonctionnement des feux de croisement ». Il pense que cet engin présente des pertes à la terre. De même croit-il, au sujet de notre paragraphe sur **Les animaux et la foudre** (66-7) que le cheval, dont il est question au 3e alinéa de la seconde colonne, a été prévenu de la chute imminente de la foudre par l'intermédiaire des fers qui chaussaient ses sabots.

A Langres.

M. Maurice Nivat expose actuellement à Langres une série de photographies : **Eléments d'architecture des maisons haut-marnaises.**

Cette exposition se déplacera vers Chaumont en mars prochain et sera accompagnée d'une présentation d'objets traditionnels présentés par la Safac.

Amis haut-marnais, consultez, à ce sujet, la presse locale.

Sur les ondes.

FOLKLORE DE CHAMPAGNE est l'une des deux revues de la Région à avoir été choisie pour être présentée par « F I R Champagne-Ardenne ». Interviewé par Alain Pascal, Jean Daunay a essayé de dire le travail de toute une équipe pour une revue trimestrielle de qualité. Tout cela sur un fond sonore de carillon (Champignol) et d'airs champenois extraits de nos disques.

Vous qui...

Vous qui prenez plaisir à lire la Revue FOLKLORE DE CHAMPAGNE. Avez-vous participé, ne serait-ce qu'une seule fois à sa rédaction ? Lui avez-vous fourni quelque document ? Avez-vous répondu à l'un de ses questionnaires ?

Avez-vous fait quelque remarque ? posé quelque question ? suggéré quelque amélioration ?

Notre travail est un travail collectif. Notre Revue a besoin du concours de TOUS ses lecteurs.

Contes de mensonge.

L'ECHELLE

Le père Martin a eu bien peur, la semaine dernière. Il montait à l'échelle qui conduit au sineau, au-dessus de son « écurie aux vaches » quand l'un des barreaux de l'échelle cassa.

— Diable, se dit notre homme ; si je tombe sur le sol, je me tue. Si je tombe sur la porte de l'étable, je me fracasse un membre...

Ce qu'il a fait ? Il a choisi de tomber, près de ses vaches, sur une botte de paille !

N'était-ce pas mieux comme ça ?

LA ROUTE.

Casimir raconte : « Je marchais, je marchais... J'étais parti de Villemereuil, il était sept heures... Je suis arrivé à six heures et demie au village voisin ».

(Communiqué par M. René Leblanc).

Nous sommes certains que d'autres contes de mensonges sont connus dans notre province. Nous attendons vos envois.

Les beaux arbres.

M. Marcel Tranchandon — qui nous a quittés pour les Yvelines — reste avec nous par le cœur.

Il nous invite à recenser les arbres remarquables : chênes de grande taille, tilleuls centenaires...

Ce recensement avait déjà été préconisé par M. Jean Mailly, de Brévonnes.

Arbres remarquables, arbres à légende. Ouvrons donc ce dossier.

La moissonneuse-lieuse.

En août dernier, M. Simonnot de Chervey (A) et Chaudrey de Vitry-le-Croisé (A) ont, à la demande de l'Association des Gîtes ruraux, entrepris une animation originale.

Ils ont, en effet, fauché du blé avec une moissonneuse-lieuse et battu sur place, comme cela se pratiquait encore juste après la guerre de 1939-1945.

Nous avons suivi de près cette expérience. Nous ferons état, dans un prochain numéro de la Revue, des explications détaillées que nous a données M. Chaudey.

La foudre.

M. Henri Gruère nous a fait parvenir une précieuse documentation sur la foudre, qu'il a publiée dans Beaune-Informations du samedi 23 juin 1979.

Nous y retrouvons le symbole de la hache dont nous avons parlé dans notre bulletin numéro 66. « La hache, tenue sous la grêle, tranchant en haut : si un grêlon se partageait sur le fil de l'outil, l'orage devait cesser ».

M. Gruère démontre aussi comment la crainte que nous avons de la foudre peut être à la mesure du danger qu'elle représente : « La puissance de la foudre est formidable, elle se déplace environ 30 000 fois plus vite qu'une balle de fusil et peut mettre en jeu des milliards de volts et jusqu'à 500 000 ampères... Un éclair s'étend sur une longueur variable de 600 à 4 500 mètres et même davantage. Il arrive que plus de 40 éclairs se succèdent rapidement sur le même trajet, à des intervalles de fraction de seconde ».

Un puits aux Grandes Vallées.
(Commune de Laines-aux-Bois).

« Je fais partie d'un groupe de dix et fus conçus très probablement sous le règne de Charlemagne. Mon diamètre est de trois pieds et ma profondeur de quatre-vingt trois pieds. Mon long corps est creusé dans le tuf et garni de petites cavités pour aider à descendre et à remonter ceux qui me visitent.

Ma tonne, c'est-à-dire la partie maçonnée de ma personne, est murée sur environ seize pieds avec de gros silex que l'on trouve dans la région. Elle est assise sur le tuf, roche poreuse, légère, formée de cendres volcaniques calcaires.

Depuis plus de mille ans, de nombreuses générations m'ont demandé l'eau nécessaire à la vie de l'homme et des animaux.

Un jour, je fus mis à sec ; mon propriétaire avait décidé de me rénover en me nettoyant ; c'était le 19 janvier 1974.

Un puisatier descendit dans mes entrailles avec le matériel nécessaire pour remonter neuf bennes de détritus de toutes sortes : ferrailles, pierres, bois, boue...

A ce moment se situe une anecdote qui aurait pu devenir dramatique. M. Herbin, mon propriétaire, assistant à l'opération, devait descendre dans la dernière benne pour retrouver le puisatier resté au fond ; le hasard voulut qu'il ne descendit pas. L'ouvrier se trouvait donc seul pour finir son nettoyage. A ce moment précis le fond céda sous ses pieds dans un bouillonnement sinistre. Il n'eut que le temps de s'accrocher à la benne et de crier : « Remontez-moi ! ».

Que serait-il arrivé si les deux hommes s'étaient trouvés dans mes flancs au moment de l'effondrement ? Nul ne peut le savoir !

Huit bennes d'eau de soixante-dix litres furent remontées sans faire baisser mon niveau. On prit une corde pour mesurer l'ensemble. A la surprise générale, on s'aperçut que ma profondeur avait augmenté de vingt-sept pieds en une minute.

Je me trouve donc assis sur une nappe d'eau ou une rivière souterraine ; ma profondeur totale est d'environ 121 pieds. Je donne de la belle eau claire qu'une pompe distribue à profusion dans toutes les installations modernes de la maison de mes maîtres.

Gazon et fleurs auront le sourire au printemps prochain ».

Le 1er mars 1974. R. Autrant.

Dans un puits.

« Jeter six petits pois dans un puits, sans regarder et sans les entendre tomber » est un excellent remède contre les verrues. La Loge-aux-Chèvres (A).

Une glacière.

De M. Bernard Martin à Châtillon-sur-Seine.

« Je reviens sur votre numéro 63 et, plus particulièrement, sur la page 54, rubrique : Lijou. Le paragraphe « Evocations » parle d'une glacière dont un type existe au château de Montceau-lès-Vaudes.

Il en existe également une à Mussy-sur-Seine.

Elle est située le long de la route de Mussy à Crancey-sur-Ource, 400 mètres après le carrefour de la nouvelle route nationale, à droite, juste à l'endroit où un chemin quitte la route de Crancey pour accéder au four à chaux Poliet ».

1911 et les vignerons barséquanais.

L'étude de Françoise Weinling semble avoir reçu, de la part de nos lecteurs, le succès qu'elle méritait.

D'abord auprès de ceux qui ont vécu l'épopée, directement ou par parents interposés :

« Mon père, Paul Moustard, a fait partie de la commission qui s'est réunie à Polisy le 13 mars 1911. Il s'y était rendu à vélo ». Marcel Moustard. Meurville.

Auprès de nos lecteurs que le sujet intéresse et même passionne.

« Bravo pour votre numéro 67 sur la révolte de 1911 et vifs compliments à Françoise Weinling. Ce sont de très précieux documents utilement propagés ». Roger Lecotté. Tours.

« Je reçois aujourd'hui la Révolte des Vignerons. Maurice Beaugrand avait enregistré l'Internationale des Vignerons à Fravaux. Souvenirs... Vous avez fait là un travail de référence, vivant et sensible. Mes compliments à Françoise Weinling et à l'émotion qui de dégage de cette brochure, de la dédicace à la dernière page ». Robert Poisson. Tunis.

« C'est avec un plaisir sincère et véritable, que j'ai lu le dernier numéro de la SAFAC consacré à la révolte du champagne.

Episode peu connu de l'histoire régionale parce qu'occulté jusqu'à ce jour. Je tiens à vous adresser mes félicitations pour avoir osé diffuser votre travail sur ce sujet tabou ». Maurice Bessières. Trécon. (M).

M. Etienne Guillemin, membre du Conseil d'Administration de la Safac nous écrit :

« J'ai lu, avec le plus vif intérêt, le numéro 67 du Bulletin du Folklore de Champagne qui a mis en valeur la Révolte des Vignerons de 1911, me faisant souvenir, s'il en était besoin, d'une époque de ma jeunesse ; numéro très bien présenté d'ailleurs et qui fait honneur à l'« équipe ».

J'ai retrouvé la silhouette du Bon Dieu de Saint-Parres — Paul Meunier — qui, dès cette époque, commençait à « mal tourner » puisqu'il a « mal fini » comme chacun le sait.

Mais, face à ce « Bon Dieu » pouvait être opposé mon propre grand-père maternel — Louis Mony — qui l'a battu au Conseil Général. Je crois bon de joindre à la présente copie un des discours prononcés par mon grand-père au Conseil Général, comme Président, août 1913, février 1923, août 1924, en faveur des vignerons de l'Aube.

Il est entendu que, s'il a été conseiller municipal de 1886 à 1908 et maire de 1896 à 1908, il n'a pu jouer aucun rôle pour

les vignerons en 1911. En revanche, comme sénateur, de 1920 à 1928 il a, bien évidemment, soutenu la « réintégration ».

Et voici pour la petite histoire : les deux adversaires politiques reposent à Saint-Parres-lès-Vaudes, côte à côte, sans s'être jamais réconciliés ».

Mme Pierrette Bègue, secrétaire-trésorière de la Société Historique de Villers-Cotteret nous fait remarquer que l'appel aux vignerons de la Marne, signalé par Françoise Weinling (67-17) « ne semble pas évident à la simple lecture de la carte postale reproduite page 18 ». Elle nous fait parvenir une photocopie de l'édition de l'Hymne des vignerons champenois de l'Aube, édition diffusée en son temps à la Bourse du Travail de Troyes, qui nous offre un sixième couplet — il occupe en réalité la cinquième place — celui qui, justement en appelle aux petits vignerons marnais.

« Amis, vignerons de la Marne,
Victimes aussi des exploiteurs,
Tendez une main secourable
A qui partage vos malheurs.
Réduits à la noire misère,
Il serait beau de s'entraider :
Embrassons-nous, nous sommes frères,
Maudit qui veut nous séparer ».

Ce qui nous fait regretter de ne point pouvoir encore présenter à nos lecteurs cette révolte des vignerons marnais qu'a évoquée pour nous Dominique Leroy dans un diaporama présenté le mercredi 31 octobre 1979 à Bar-sur-Seine.

Ce jeune auteur a eu le mérite d'associer dans son montage audio-visuel, la révolte relativement violente des vignerons marnais avec celle des Aubois, plus calme mais aussi spectaculaire, et non moins énergique.

Concours des sites et monuments historiques

Le premier prix 1979 a été attribué à l'Association Touristique des Amis du Lac, à Sainte-Marie du Lac. (M.), qu'anime le groupe traditionnel « Les Morelles ».

Nous sommes heureux de cette distinction bien méritée.

Une soirée franco-belge aux Riceys.

De « Libération-Champagne », qui nous autorise à reproduire son article et ses photos :

« La vieille structure des halles des Riceys se prête parfaitement à un tel spectacle : bal populaire et folklore. Aussi est-ce la raison pour laquelle la Direction départementale de la Jeunesse et des Sports a choisi cette cité du vignoble barséquanais pour conclure un colloque franco-belge sur l'art et les traditions populaires des deux pays.

La région Champagne-Ardenne, première décentralisation de tels échanges.

Ces échanges culturels se déroulent habituellement au niveau des deux capitales : Paris et Bruxelles.

Cet échange s'est échelonné sur une quinzaine de jours et s'est ponctué par diverses manifestations.
— une exposition d'instruments de musique au musée de Vauluisant à Troyes : instruments prêtés par le musée instrumental de Bruxelles et, pour les Champenois, prêts de la Safac et divers musées ;
— un colloque entre chercheurs des arts et traditions populaires ;
— un stage d'apprentissage de danses wallonnes ;
— un spectacle de clôture : folklore et bal populaire, aux Riceys.

Wallons et Champenois, un folklore bien différent.

Les Rigodons, de la ville d'Atter, pour nos amis belges, les Cnas dou Solé (les Canards du soleil) pour nos Champenois des Riceys, deux folklores bien différents sur le plan danse mais - ô combien - identiques sur la joie de vivre qu'ils expriment.

Le folklore wallon est plus élancé que le nôtre mais peut-être moins artistique : moins de figures, plus de rondes.

Mais tous les Ricetons et autres, amis de cet art, ont apprécié ce spectacle qui s'avérait entraînant et fougueux.

Nos aïeux savaient bien occuper leurs loisirs et savaient vivre en société, en groupe... Une bien belle image de la vie d'antan, en nos campagnes où la musique et la danse étaient des moyens de communication, d'échanges...

Ce spectacle, au cours duquel se produisirent alternativement les deux groupes se terminait par un bal populaire. Les liens d'amitié unissant nos deux pays se renforcèrent et saluèrent l'initiative de Jeunesse et Sports.

A cette soirée assistaient M. Campens, directeur du Service de la Jeunesse, Sports et Loisirs, Mme Michèle Andrieux, assistante départementale d'éducation populaire, M. Jean Daunay, président de la Safac et M. Roy, conseiller à la Safac.

Plusieurs représentants de groupes folkloriques sont également venus découvrir nos amis Wallons : Polisot, Celles-sur-Ource, Romilly, La Chapelle-Saint-Luc, Wassy (Hte-M.), Reims, etc.
(photos Libération).

L'AGE D'OR DE LA LECTURE. L'ECLOSION DES BIBLIOTHEQUES VERS 1880.

Le 2 septembre 1979 la commune de Laines-aux-Bois fêtait le centenaire de sa BIBLIOTHEQUE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE.

La naissance de cette bibliothèque est pour le moins curieuse.

Voici l'anecdote relatée dans le Petit Troyen, en 1930 :

« A Laines-aux-Bois, M. Léandre Nicolas et ses amis avaient réussi à battre la municipalité réactionnaire quelque temps avant la période troublée du 16 mai 1877.

Son frère avait été élu maire et lui-même commandant la subdivision de sapeurs-pompiers.

Au 16 mai, le Préfet suspend le Maire et révoque en même temps l'officier de pompiers. Il le remplace sans le prévenir.

A la première manœuvre, Léandre Nicolas se présente en uniforme devant ses hommes ; quelle n'est pas sa surprise de rencontrer sa doublure, un de ses adversaires politiques, investi du commandement des sapeurs-pompiers par le Préfet du 16 mai.

Les hommes, exaspérés, chassent la « doublure », et ovationnent leur vrai chef Nicolas.

Celui-ci est alors mandé en Préfecture, retenu et emprisonné pendant 48 heures.

Relaxé, il passe en correctionnelle où il se voit condamné à une amende pour port « illégal » d'insignes de « commandement militaire » !

Les sapeurs-pompiers se cotisent alors pour aider leur chef à payer les frais d'un procès qui aurait mérité les honneurs de Courteline.

Léandre Nicolas accepte la somme recueillie et décide de l'employer à la création d'une bibliothèque qu'il intitulera « Bibliothèque populaire et démocratique de Laines-aux-Bois ».

Quelle idée a Léandre Nicolas, paysan-vigneron, de créer une bibliothèque à cette époque ? D'autres auraient employé la somme recueillie pour organiser un banquet...

Créer une bibliothèque en 1879, exige en effet un grand courage, dans un petit village de 507 habitants ayant une école payante, non obligatoire, peu fréquentée. La population, comme partout, compte environ 20 % d'adultes ne sachant ni lire ni écrire, une population soumise aux durs travaux des champs et ayant peu de loisirs, mais consciente de ses responsabilités politiques et culturelles. Léandre Nicolas a été, dirait-on aujourd'hui, un « catalyseur » pour ces gens avides de connaissances.

Le 10 octobre 1879, 82 habitants de la commune (72 hommes et 10 femmes) élaborent les statuts de la bibliothèque et demandent l'autorisation au Préfet d'ouvrir cette bibliothèque. Il est extraordinaire et rare de constater un tel élan vers le livre.

Pourquoi cette appellation : Bibliothèque DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE ? Les fondateurs ont voulu se « démarquer », se distinguer des bibliothèques municipales soumises à l'Administration et des bibliothèques populaires et scolaires situées dans l'Ecole, ayant des livres choisis, autorisés, censurés...

La **BIBLIOTHEQUE DÉMOCRATIQUE** est une bibliothèque privée, militante, engagée, **républicaine** avec le sens fort qu'a ce mot en 1879, année où le Maréchal Président de la République de Mac Mahon démissionne et est remplacé par Jules Grévy. C'est une année cruciale au début de la IIIe République qui voit l'instauration d'un véritable régime républicain donnant les libertés essentielles de la presse, de réunion et d'association, favorisant l'éclosion des bibliothèques.

En 1879, dans l'Aube, le Cercle Populaire de Troyes et le Sou des Ecoles Laïques fondent la Bibliothèque Populaire et Démocratique de Troyes (qui deviendra Bibliothèque de la Laborieuse vers 1924).

Les années suivantes, nous verrons la création :

— de la Bibliothèque Populaire et Démocratique de Chaource ;

— des Bibliothèques Populaires et Démocratiques de Saint-Mards-en-Othe et Méry-sur-Seine ;

— de la Bibliothèque Populaire des Amis de l'Instruction de Pouan-les-Vallées ;

— de la Bibliothèque Populaire de la Société Républicaine d'Instruction de Marigny-le-Châtel ;

— des Bibliothèques Populaires de Bar-sur-Seine, Romilly-sur-Seine, Ervy-le-Châtel, Palis, Planty, Estissac, Aix-en-Othe, Mussy-sur-Seine, Villemaur-sur-Vanne.

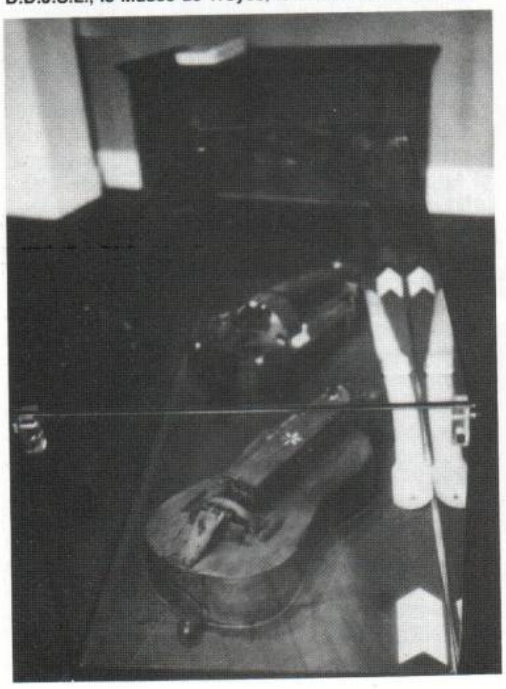
Toutes ces bibliothèques sont placées sous l'égide de la Ligue Française de l'Enseignement. Elles sont l'émanation des groupes républicains, des sociétés locales de la Libre Pensée et des Loges maçonniques. Les pionniers des bibliothèques veulent lutter contre l'ignorance. Leur but est de promouvoir, d'une part, l'Ecole obligatoire, gratuite et laïque, d'autre part, une éducation « permanente » afin de donner aux adolescents et aux adultes une instruction complémentaire avec des livres, des lectures à haute voix, des conférences avec projections lumineuses. Ainsi, pendant quelques décennies, les bibliothèques très actives seront des centres de distraction et de documentation des villages. La participation volontaire des habitants à la gestion et à l'animation de ces bibliothèques contribuera largement à leur succès, à l'époque où le LIVRE était le seul élément de culture et des loisirs.

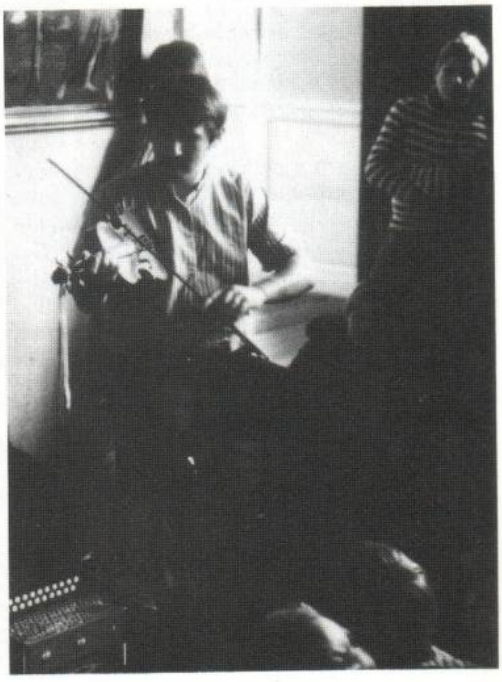
En 1979, seule la Bibliothèque Démocratique et Populaire de Laines-aux-Bois conserve son appellation d'origine. Toutes les autres bibliothèques ont disparu sauf celles de Bar-sur-Seine, Romilly-sur-Seine et Palis devenues **bibliothèques municipales.**

Jean Morlot.

LAINES-AUX-BOIS. Exposition réalisée par les habitants du village sur le travail de la vigne à la fin du XIXe siècle.

TROYES — MUSEE DE VAULUISANT. Exposition d'instruments populaires wallons et champenois réalisée avec la D.D.J.S.L., le Musée de Troyes, le Musée de Bruxelles.





Aguiaine
Grandjean. 17350 Saint Savinien. Sept. Oct. 1979

Pierre Cazenabe. « Vacances 14-18 ». Pierre Boulanger. « Chanson populaire et politique : l'exemple de quelques chansons chouannes ». Mme A. Cadet. « Lettre d'un jeune conscrit ». Maurice Ricateau. « Un moulin rochelais ». Pierre Martin. « Un instituteur rural du XIXe siècle ». Gilles Perraudeau. « Fréquentations amoureuses, 1884-1924 ». Paul Yvon. « Les promeneurs d'ours ». Raymond Texier. « Conditions d'accueil de deux domestiques à la fin du siècle dernier dans la région de Jonzac ».

On peut juger, à la lecture du seul sommaire, de la grande diversité des documents présentés par cette sympathique revue.

Bulletin du Comité du Folklore champenois
Châlons-sur-Marne. 1979, n° 128 à 130

Fait état de la remise à Mlle Germaine Maillet, du volume : « Histoire et Traditions de Champagne » (27 articles d'historiens et de folkloristes).

A l'occasion de la célébration du cinquantenaire du Comité du Folklore champenois.

Evocations
Crémieu. 2e trimestre 1979.

Anonyme. « Souvenirs d'un vieux paysan dauphinois ».

Ch. Talon. « Notes relatives au mariage dans la tradition bas-dauphinoise ».

Les cahiers haut-marnais.
Chaumont. 2e trimestre 1979.

Note p. 88. J.-Cl. Ducourtioux et Y. Marain : « Bragards ou braves gens ? ». (Les habitants de Saint-Dizier).

Ethnologia.
Limoges. Eté 1979.

Un numéro fort documenté sur les instruments de musique utilisés en Charente limousine et ses marges : la vielle, la chabrette. Nombreuses illustrations et airs notés.

Maisons paysannes de France.
Issy-les-Moulineaux. N° 2.1979.

Une quantité d'idées, d'études, d'expériences, dans lesquelles puiseront ceux qui ont un problème à résoudre concernant l'entretien ou la restauration d'une maison de campagne. Mais dont tireront grand profit, tous ceux qui s'intéressent à la vie de nos villages ruraux.

Linguistique picarde.
Amiens. Mars 1979.

Parmi de nombreux articles. Robert Devismes. « Lexique picard du ferrage de roues », au travers duquel on comprend la façon d'opérer du forgeron-maréchal-ferrant. Croquis de quelques outils.

Page 30. Etymologie du loup-garou, (pléonasme où le loup se trouve deux fois nommé).

Noté, p. 7. La corde du puits faite avec des pelures de tilleul.

Caminol.
Penne. Eté 1979.

Un petit journal sympathique dont il est dit : « Le seul journal qui paraît lorsque ses lecteurs en ont besoin », un journal sans prétention, dont les articles sont rédigés par ses abonnés. Bravo !

Le matoufèt : le mot et la chose.
Roger Pinon.

« Le mot **matoufèt,** dans son sens propre, ne se sépare pas entièrement du matefaim lyonnais que l'on peut lire dans Rabelais. C'est une sorte d'omelette lourde faite avec de la farine ».

Tout au long des trente pages qu'il a consacrées au **matoufèt,** l'auteur joue brillamment avec les mots, les définitions et les recettes.

C'est à une véritable excursion linguistique et gastronomique qu'il invite le lecteur. Pour la plus grande satisfaction de celui-ci.

La boukète liégeoise et les crêpes à la farine de sarrasin en Wallonie.
Roger Pinon.

Dans cette étude, p. 182, l'auteur démontre comment les **boukètes** ont remplacé les **cougnous** traditionnels, consommés au moment de Noël. (V. Folk. Ch. n° 63-25 pour les **cognos**).

Dans la cave.
Henri Gruère.

M. Henri Gruère, président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Beaune, nous envoie l'opuscule qu'il a rédigé sur les caractéristiques des vieilles caves de la région beaunoise.

Outre la description des principaux types de ces constructions souterraines, il parle des entrées, des soupiraux, ainsi que de ce qu'il appelle « les accessoires » : puits, niches, anneaux (ce sont les crochets dont nous avons parlé dans notre n° 19:3C).

Il signale aussi que certaines petites cases servaient à ranger les chandeliers que l'on prenait à l'entrée de la cave.

Parlers et traditions populaires de Normandie.
Saint-Lô.

A signaler dans le fascicule 44. J.-L. Boithias. « L'habitat traditionnel du Pays d'Auge » (Illustrations de Corrine Mondin).

Dans le n° 45, Jacques Mauvoisin. « Principes essentiels d'orthographe normalisée ». Nous y pourrions puiser de bonnes idées pour l'orthographe de nos anciens parlers champenois.

André Dubuc. « Les chemineaux rouennais et Flaubert ». Le **chemineau** est une sorte de patisserie normande populaire et de saison. On en distinguait trois sortes. La **torquette,** en forme de couronne ; le **chimené** ou **garot** (le **chemineau** ci-dessus) qui est court et ventru ; et le **cônu** qui représente une étoile à quatre branches (non sans analogie avec notre **cogno, cugneu**... champenois).

Folklore.
Carcassonne. Automne 1979.

Un article de René Nelli nous intéresse tout particulièrement : « De la faucille à la faux ». L'auteur y suit l'évolution de la faucille dentée et du volant à tranchant uni « dont le manche fait un angle avec le plat de la lame ». Il signale que « l'emploi de la faux suscita partout de vives résistances ».

Lemouzi.
Tulle.

Le numéro de juillet 1979 est consacré à « Médecine et Religion populaires en Limousin ». Bulletin d'une variété et d'un intérêt incontestables, dans lequel nous avons relevé, page 306, sous la signature de René Limouzin : « Un brave paysan m'a raconté également qu'un de ses amis lui avait conseillé sans rire que pour arrêter une épidémie de fièvre aphteuse, il suffisait simplement d'enfoncer dans le sol, devant l'étable à protéger, quelques vieilles FAULX bien rouillées ».

Dans le numéro d'octobre, Jean Christian Bans présente une savante étude sur « Les granges à courbes ». Il ne nous semble pas que de telles charpentes existent dans nos régions mais nous rejoindrons volontiers l'auteur dans sa conclusion. Il importe de « mieux prendre conscience du caractère scientifique que réclame l'approche de l'architecture rurale qui, au rythme actuel, irréparable, de sa disparition, ne doit pas être considérée un instant de plus comme d'un intérêt mineur ».

Pays de Bourgogne.
Dijon. 4e trimestre 1979.

Cite notre Revue (p. 454). Parmi beaucoup d'autres qu'il dépouille avec un soin patient et scrupuleux